

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 629.—SAMEDI, 23 MAI 1896

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE E.-J. FLYNN  
Premier Ministre de la Province de Québec

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 23 MAI 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Un mot d'encouragement, par Un jeune. — Petite poste en famille. — Poésie : Les cinq voiles, par Adolphe Rosay. — Anticosti, par H. de Puyjalon. — Le petit Alsacien, par Paul Calmet. — Poésie : Printemps, par Louis Bouilhet. — Poésie : Le baptême de bébé, par Edouard Cabrette. — L'illusion d'amour, par René Ghil. — L'hon. M. Flynn. — Les ravages de l'inondation. — Errata. — La mode. — Galerie canadienne. — Les harangues de Napoléon 1er. — Propos du docteur, par Dr Ambo. — Les titres de l'empereur de Russie. — Renseignements divers. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de l'hon. E.-J. Flynn, premier ministre de la province de Québec. — La première communion. — Mariage princier : La cérémonie dans la chapelle de la cour au château de Ehrenburg : L'empereur d'Allemagne embrasse l'épousée. — Les ravages de l'inondation à Saint-George de la Beauce (7 gravures). — Gravures de mode. — Gravures comiques.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

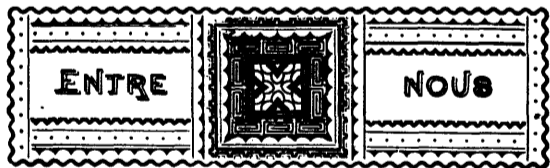
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le doyen des francs-maçons vient de mourir à l'âge de cent six ans.

C'est un âge respectable, ce que beaucoup de personnes appellent, à tort ou à raison, un fort bel âge, car on n'est pas encore bien fixé sur la question de savoir s'il est bien bon de vivre si vieux.

Gulliver, ou pour mieux dire l'auteur de Gulliver, le chanoine Swift semble plaindre les vieillards "trop vieux, puisqu'il nous dépeint les immortels de Lapata, comme vivant dans un état d'abjection déplorable et condamnés à se survivre à eux-mêmes, après avoir perdu la mémoire de ce qu'ils avaient été.

Vivre vieux, vivre longtemps est cependant le but de la plupart des humains, si misérable que soit leur existence et il semble même que l'on tient d'autant plus à la vie qu'elle nous est plus dure à maintenir.

Un des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, de Paris, a écrit un volume pour prouver que

l'homme devait se considérer jeune jusqu'à quatre-vingts ans ! Un Vénitien, nommé Cornaro, a passé vingt ans dans le plateau d'une balance pour apprendre quel était le régime alimentaire qui lui convenait le mieux. Un médecin bien connu, de Montréal, ne vit que de légumes depuis nombre d'années et a gagné à ce régime une santé très robuste. On a vu des hommes très sérieux qui, ayant appris que M. Chevreul n'avait jamais bu que de l'eau, avaient pris la résolution de s'abstenir complètement de vin, espérant aussi dépasser la centaine. Heureusement, un chiffonnier, arrivé au même âge que le célèbre académicien, leur a épargné ce sacrifice, en apprenant au public qu'il n'avait jamais bu que du vin.

Les journaux ne nous donnent aucun renseignement sur le genre de vie du franc-maçon centenaire, et cela est vraiment fâcheux, car il serait utile de savoir s'il a cultivé le cocktail, courtoisé le "quatre faces", usé du gargarisme de gin, ou s'il s'est abstenu de tout liquide sérieux, pour s'en tenir au composé d'hydrogène et d'oxygène, cher aux grenouilles et autres animaux moins intelligents que l'homme.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'on cherche partout le moyen de prolonger notre séjour dans cette vallée de larmes, et la société d'hygiène de Vienne, Autriche, s'est mise aussi de la partie.

En effet, cette association vient d'ouvrir une enquête dans le but de déterminer ce qu'il faut faire pour prolonger scientifiquement la vie au-delà des bornes ordinaires, et pour rivaliser avec les patriarches de l'Écriture Sainte, auprès desquels M. Chevreul et le doyen des francs-maçons n'étaient que des enfants.

La société d'hygiène de Vienne a donc rédigé une circulaire qu'elle a envoyée à tous les vieillards d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, occupant une certaine situation dans le monde, et renfermant une multitude de questions sur leur régime, leurs habitudes, la durée du travail intellectuel, la nature de leurs délassements, la manière de se vêtir, etc. Les bons Viennois espèrent ainsi arriver à rédiger un manuel pratique destiné à ceux qui veulent doubler un jour le cap redoutable de quatre-vingts ans.

Souhaitons leur bon succès.

Dans ma plaine natale, les paysans, moins savants à coup sûr que les membres de la société d'hygiène de Vienne, mais plus observateurs peut-être que ces doctes personnages, ont résolu le problème depuis longtemps et disent que : "pour vivre vieux, il faut deux choses : bon estomac et... mauvais cœur."

Ils ont probablement raison.

\*\*\* Quoique l'on dise, que l'on fasse et même que l'on prouve, la plupart des hommes laisseront toujours la raison de côté, pour ne suivre que leurs goûts, que leurs passions, si vous préférez le mot.

Il y a des gens, et beaucoup même, qui mangent de la terre. On les appelle des *géophages*. Ils sont très nombreux chez les Indiens de l'Orénoque.

Ces Indiens qui ont la passion de la terre finissent toujours par en être victimes, tout en sachant fort bien qu'ils se tuent lentement, exactement comme le buveur de whiskey qui n'ignore pas ce qui l'attend.

"A Caïcara, dit un voyageur, je fus appelé auprès d'un homme de quarante ans environ. Il était couché sur une peau de bœuf, et si faible qu'il ne pouvait se tenir debout, ni même rester assis. Une tête maigre et osseuse, des membres dont les muscles étaient comme fondus et pas plus gros que ceux d'un enfant de neuf à dix ans ; la poitrine et le ventre quoique démesurément gonflés, se montraient d'une maigreur extrême ; les côtes et l'épine dorsale apparaissaient comme libres. L'individu mangeait à peine, buvait de l'eau en grande quantité, mais restait toujours altéré ; les odeurs un peu fades l'incommodaient à tel point qu'il se trouvait mal à chaque instant. La famille, qui avait à quoi s'en tenir le faisait surveiller, mais à chaque instant le malheureux se roulait sur le sol, y appliquait son doigt mouillé, le portait vivement à sa bouche, ou même léchait la terre et éprouvait un singulier bonheur à savourer ce poison. Tout le monde le blâmait et lui prédisait une fin prochaine. Mais il ne voulait jamais convenir de la chose, même pris sur

le fait, donnait une explication quelconque et réclamait des remèdes, car il ne voulait pas mourir. Pour l'empêcher de satisfaire sa passion, je le fis placer sur un plancher en bois, recouvert de peaux de bœufs, sur lequel on répandit de l'aloès en poudre. Le lendemain, le malade fit un tel vacarme, qu'il fallut le porter dans une autre pièce, où il recommença de plus belle à poulêcher murs et plancher. A mon retour j'appris qu'il avait encore vécu cinq mois.

Le tableau n'est pas déliant, mais les ivrognes, à la dernière période de l'alcoolisme, ne sont guère plus gracieux.

"Au village de Maipure, le même voyageur a rencontré un autre cas de géophagie intéressant à mentionner. Le malade se tenait couché dans son hamac depuis des mois entiers sans pouvoir se lever ; une vieille infirme l'assistait. Celui-ci, à la différence du premier, reconnaissait bien qu'il mangeait de la terre et savait qu'il avait tort ; mais c'était une habitude contre laquelle il ne pouvait plus lutter, bien qu'il sût parfaitement que ce vice le tuait. On avait prié le voyageur de lui faire des remontrances. Le malade l'écouta patiemment et reconnut la justesse des observations qui lui étaient faites, mais quand il voulut lui faire promettre de ne plus continuer, voici la curieuse réponse qu'il reçut : "Toi, tu me reproches de manger de la terre, et tu fîmes, pourtant !" La réplique était habile, et, comme le dit son visiteur, "ce géophage eût été plus malheureux de ne pas assouvir son penchant qu'au fumeur enragé qu'on priverait de tabac."

Alcool, tabac, morphine, terre, décidément tout est bon pour conduire vite à la fin.

\*\*\* Puisque nous sommes en pleine campagne électorale et que je ne m'occupe pas du tout de politique, je laisse la parole à un mort, à Alphonse Karr, qui écrivait ce qui suit en 1840 !

Quand il s'agit de se faire élire,—le candidat ne recule devant aucune promesse, quelque fallacieuse qu'elle soit.—Il n'est si haute montagne qui n'obtienne la promesse d'un port de mer, s'il lui en prend la fantaisie. Vous leur demanderiez une rivière de café à la crème qu'ils n'hésiteraient pas à la promettre.

Aussi, nous divisons les candidatures en candidatures—à l'américaine,—au bonjour,—à la tire,—au renforcement,—à courre,—au tir,—au miroir,—à la pipée,—au collet,—à la ligne,—au filet,—à l'asticot, à la mouche artificielle.

On promet comme s'il en pleuvait—des ponts, des fleuves, des chemins de fer, des écoles primaires, des églises, des routes, des chemins, des étalons.

*Chemins de fer.*—La surface de la France ne suffirait pas tout à fait aux deux tiers des chemins promis par les candidats.

*Canaux.*—Si l'on exécutait tous les canaux promis, il ne resterait plus de place pour les chemins de halage, et à plus forte raison pas pour un seul chemin de fer ;—de même que, si l'on exécute les chemins de fer, il faut renoncer à tout canal. Les canaux promis couvriraient, non-seulement l'espace promis aux chemins de fer, mais encore celui réservé aux routes, aux terres labourables, aux bois, aux prairies, aux rues et aux maisons. Ce serait une inondation, un déluge.

*Ponts.*—Si l'on exécute seulement la moitié des ponts demandés par les éligibles, il ne coulera plus un pouce d'eau à découvert.

*Routes et chemins.*—Il n'y aurait de pavés et de silex que pour un quart des routes et des chemins ferrés sur lesquels comptent les diverses communes de France.

Autant les députés, à la Chambre, ont horreur des questions d'intérêt matériel et d'intérêt local qui ne prêtent ni aux longs discours, ni aux théories ; autant les gens qui les envoient ont à cœur ces questions, seul but de la peine qu'ils se donnent pour élire des députés et se faire représenter par eux.

Il n'y a pas un de nos honorables qui n'ait promis un petit pont ou une grande route, suivant les localités ; quand ils se présentent aux élections, ils promettent tout ce qu'on veut, ils sont envoyés par vous pour prendre vos intérêts, ils ne l'oublieront pas. Les femmes et les enfants des électeurs les chargent de leurs commissions, ils n'en refusent aucune ; ils mettent sur leur agenda :

- Des réparations à l'église ;
- Un chapeau pour la femme de M. F. ;
- Un polichinelle pour le fils de M. R. ;
- Un pont sur la rivière.
- Des pralines à la vanille pour la sœur de M. B.—Pas trop cuites.

—Être extrêmement indépendant.  
Une fois à Paris, les uns passent le temps à dire : "Très bien !"

Les autres à faire de longs discours sur les questions les plus oiseuses, ou à demander des places pour leurs parents et amis.

Il est évident qu'il n'y a qu'en France que les choses peuvent se passer ainsi.

\*.\* Le Conseil National des femmes vient de se réunir à Montréal, sous la présidence de Lady Aberdeen, et on a beaucoup parlé.

Entre autres sujets de travaux lus, se trouve celui-ci, traité par Mme Archibald, de Halifax : "L'importance du Conseil National pour le développement du patriotisme des femmes canadiennes."

Je ne comprends pas bien. Le patriotisme des femmes canadiennes est-il si peu développé qu'il ait besoin de développement ?

Le travail de Mme Archibald est probablement très bien fait ; il est même certainement bien fait, mais je ne vois pas comment on peut développer le patriotisme des femmes à l'aide d'une société quelconque, et je suis parfaitement de l'avis de M. de Gerando, qui a dit avec beaucoup de raison : "Le patriotisme est un instinct avant de devenir une vertu."

En fait de patriotisme, une femme en a été l'incarnation splendide, une Française : c'est Jeanne Darc.

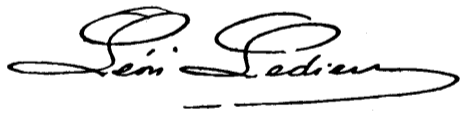
Ce qui fait la force de la France, c'est le patriotisme de la Française qui économise sou par sou de quoi payer les frais de n'importe quelle guerre et qui sait, par instinct et naturellement, élever ses enfants avec l'idée qu'ils doivent leur sang à la patrie.

Et cette idée, ce principe est tellement ancré dans les cœurs et la tête des Françaises, qu'il n'est besoin d'aucun développement. J'irai même plus loin, je suis convaincu qu'un développement de patriotisme n'est pas possible.

Mlle de Verchères, il y a deux siècles, n'avait puisé nulle part des notions de patriotisme. Elle avait du sang français, c'était tout ce qu'il fallait pour défendre sa patrie, sa famille et sa maison.

\*.\* Une chose qui fait plaisir, par exemple, c'est de voir deux Canadiennes, dont les veines roulent du bon sang français, mesdames Dandurand et Thibodeau, proposer que "le Conseil de l'instruction publique du Nord-Ouest accorde des prix pour l'étude de la langue française dans cette province."

Très bien ! Bravo !



## A BATONS ROMPUS

Quand la nature, comme une vieille coquette, revient de faire ses achats de printemps bourgeonné ; que les jeunes vierges, sous leur voile blanc de communiantes, commencent à susurrer les douces effluves du seul amour vrai qui ne meurt jamais ; que les cœurs de 20 ans éclatent, comme les fleurs de sève parfumée ; que la terre répand de tous côtés ses frondaisons verdoyantes ; que les nids appellent les oiseaux ; que le muguet attire les abeilles, je pense, malgré moi, à cette vaste, immense et gigantesque blague chantée par le poète :

"C'est le printemps, la feuille pousse,  
"A l'arbre de la Liberté." (bis)

Hélas ! pauvre Liberté, que de bêtises n'a-t-on pas faites et ne fera-t-on pas encore sous le couvert de ton nom ?... En effet, on en met partout, tout comme on met dans certains ragouts, pour exciter les appétits, des herbes fines, du thym, de la sarriette, du laurier.

\*.\*

Done, "c'est le printemps, la feuille pousse," et les feuilles aussi... *Le Soir, La Nouvelle France, Le Lutin,* (next). Trois nouveaux journaux. Quelle avalanche

printannière, laquelle nous fait pressentir une chute formidable de feuilles d'automne... et d'autres... Que de journaux ! que de journaux ! dirait Calino, qui s'écriait en voyant la mer : "Avec tant d'eau, je ne suis pas surpris qu'il y ait tant de naufrages."

\*.\*

C'est le printemps !... Les oiseaux, ces gavroches du ciel, nous le chantent en bâtissant leurs nids, et cela presque toujours à la même place, sur le même arbre, la même branche, tant qu'il est vrai "à tous les cœurs bien nés que la Patrie est chère." A moins toutefois que le hibou, cet huissier des oiseaux ne les fasse déguerpir à coups de bec et de griffe, tout comme nos huissiers à deux pattes, voire même à verge noire, obligent souvent à faire maison ou chambre nette. Hélas ! que de gens, grands et petits, ne ressemblent pas aux oiseaux. Ils déménagent rarement de bonne volonté, quelquefois de par la loi, et, quand on voit leur triste défroque sillonner les rues, on pense à ce mot canaille d'un Juif assuré : "Une betite feu vaut encore mieux qu'une grande déménagement."

Où est le temps où on naissait, vivait et mourrait sous le toit paternel ! Encore un effet néfaste du progrès et de la Liberté. En effet, on se figure toujours qu'on sera plus libre là où on n'est pas. Voilà pourquoi il y a des gens qui aiment tant la liberté qu'ils la perdent pour aller la chanter en prison.

\*.\*

Ce mot "Liberté," que j'admire dans la noble acception de son nom et qui revient malgré moi sous ma plume, me rappelle deux anecdotes.

Un marchand de tabac avait fait peindre sur sa vitrine trois blagues... à tabac, et avait pris pour enseigne le titre : "Aux trois blagues," il avait aussi fait peindre sous chacune des blagues ces trois mots (j'allais dire maux), dont on abuse trop : Liberté ! Egalité ! Fraternité ! Comme c'était sous une République, il fut arrêté au nom de... La Liberté !... Et d'une.

\*.\*

Un autre plaisant s'était amusé à dessiner dans un journal une pièce de cinq francs de 1848, dont on lisait l'exergue comme suit : "Liberté. (point) Egalité. (point) Fraternité. (point)" C'est-à-dire qu'il avait changé la ponctuation en orthographe. Et comme la dite pièce portait aussi une effigie de la République avec une étoile au-dessus de la tête, et le nom du frappeur de la monnaie qui s'appelait *Oudinet* au-dessous, notre farceur avait écrit l'exergue suivant : *Liberté, point. Egalité, point. Fraternité, point... Où dîner ? Sous la belle étoile.*

Celui-là fut aussi arrêté au nom des principes immortels.

Et de deux.

\*.\*

Donc, la Liberté, comme on la comprend généralement, est une vaste, immense et gigantesque blague, et je n'en connais qu'une réellement vraie et immuable. C'est celle dont le triple phare nous éclaire depuis dix-huit siècles du sommet du Golgotha.

\*.\*

A propos des déménagements dont j'ai parlé plus haut, une scène-nature s'est passée dernièrement, à Ottawa, entre deux gamins. Voyant sortir les députés, l'un d'eux demanda à l'autre :

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Ce sont des *amputés* qui faisaient trop de tapage, et que le *boss du boarding house* a renvoyés.

Et prenant un morceau de charbon, le second gamin écrivit sur la muraille de la bâtisse : *Chambre à louer. On demande des pensionnaires de première classe.*



Dieu et l'homme sont deux êtres qui se cherchent. La vraie religion est le temple où ils se rencontrent.

## UN MOT D'ENCOURAGEMENT

A tous les âges, chez tous les peuples, on a toujours porté une attention spéciale à la jeunesse. Chez les Grecs et les Romains on courait applaudir leurs tournois intellectuels et décerner des couronnes aux vainqueurs.

Et n'est-ce pas ce qui se fait de nos jours à Montréal. Du reste l'activité de notre brillante phalange de jeunes gens, son adhésion enthousiaste à tout ce qui se fait de beau et de grand, le succès qui couronne toujours ses entreprises, méritent bien l'admiration. On sent que notre jeunesse comprend le besoin toujours renaissant pour notre pays d'intelligences bien équilibrées et de cœurs francs pour continuer sa marche triomphale.

Et à l'heure présente qu'il existe au sein de la patrie de si grandes difficultés, ne devons-nous pas faire nos meilleurs efforts pour lui assurer des soldats et des chefs qui remplaceront les disparus.

La plus sûre garantie que nous puissions lui donner est d'animer en nous l'amour de la vérité et de donner à nos premiers élans une juste direction.

Si vous n'entourez pas de vos soins les plus tendres la tige dans son enfance, que pouvez-vous en espérer ? Elle croîtra dans la débilité et s'étiolera avant la maturité.

Quand l'adolescent, échappé des murs de son collège, respire à pleins poumons l'air embaumé de la liberté, il arrive parfois qu'il s'adonne aveuglément aux plaisirs et à la mollesse. Mais si ce jeune homme a de l'intelligence, et surtout du cœur et de l'honneur, il se réveille quand, délaissé des âmes nobles, il se voit enfoncer seul avec ses compagnons de débauches dans la nuit de l'oubli et de la honte. Hélas ! souvent il est trop tard ! Les chances perdues ne se rattrapent plus et la pente descendue ne se gravit que de peine et de misères. Il ne faut donc pas se laisser séduire par ce simulacre de liberté.

L'homme vraiment libre, l'homme heureux est celui qui accomplit fidèlement tous les devoirs de son état. Quand ceux qui vous entourent sont contents de vous, quand votre conscience dégagée de tous soucis ne vous reproche rien, c'est là que vous pouvez dire : je suis libre. Alors, la fierté de votre front, la limpidité de votre regard, témoigneront de ce que vous serez ; on découvre toujours dans les traits du débauché les traces fatales de son malheur. Et nous préparerons ainsi, tout en garantissant notre avenir, des hommes à la société et à la religion.

D'ailleurs, les motifs qui peuvent nous encourager sont nobles et nombreux. J'ai lu dans l'histoire de ma race, et je sens en moi-même qu'il coule dans nos veines du sang de ces Français qui depuis le temps de Clovis, tiennent à fixer sur eux le regard de l'univers.

Nous avons une patrie à grandir, des destinées à mieux façonner. Et n'est-il pas légitime d'aspirer à laisser en héritage quelque chose de nous à ceux qui nous suivront ?

A nous de préparer, dans l'ardeur de nos vingt ans, les triomphes de notre maturité, et d'enraciner dans nos esprits des idées droites et solides, qui devront servir, un jour ou l'autre, à guider nos compatriotes.

UN JEUNE.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

J. A., Montréal.—Nous publierons *Consolation* dès que nous aurons le nom de l'auteur.

H.—Nous voudrions savoir votre nom avant de donner notre appréciation.

J. H. D., Sainte-Cunégonde.—A propos du *Printemps* voici les corrections demandées : Dans le 1er quatrain les deux hémistiches "La rose languissante entr'ouvre son calice", ressemble beaucoup trop à ce vers de E.-Z. Massicotte "La rose de ta bouche entr'ouvre son calice" ; dans le 6ème quatrain *lis* ne peut rimer avec *calice* ; enfin le dernier vers du 8ème quatrain a trop l'air d'une cheville.

LA PREMIÈRE COMMUNION.—(Voir la poésie : *Les cinq voiles*)

## LES CINQ VOILES

Le premier voile de Jemmy,  
D'un lin aussi blanc que la neige,  
L'innocente vierge le mit  
Pour se joindre au charmant cortège  
Des saintes filles de Sion,  
Le jour le plus beau de la vie :  
La première communion,  
Que nul chrétien jamais n'oublie.

Non moins éclatant de blancheur,  
Son second voile à son visage  
Permit d'abriter sa pudeur,  
Le grand jour de son mariage.  
La couronne en fleurs d'oranger  
Qui le retenait sur sa tête  
Semblait à chacun présager  
De longs lendemains à la fête.

Au bout d'un an, pourtant, un soir,  
Hélas ! dans la même chapelle,  
Un autre voile en crêpe noir  
Remplaçait la blonde dentelle.  
Après un éternel adieu,  
L'époux qu'avait choisi son âme  
Était remonté près de Dieu ;  
Seule restait la pauvre femme.

Six mois plus tard, dans un couvent,  
Elle prenait enfin le voile,  
Sous lequel, beaucoup trop souvent,  
Pâlit plus d'une vive étoile.

La veuve, atteinte par le sort,  
Du Christ devint la fiancée,  
Tout en gardant jusqu'à la mort  
Du défunt la douce pensée.

Ah ! qu'il est donc loin, le berceau  
Rose et soyeux de sa naissance !  
Comme à la porte du tombeau,  
Elle endure une âcre souffrance.  
Il ne lui reste, dans sa nuit,  
Plus qu'un voile encor qu'elle espère  
Ne pas trop attendre aujourd'hui :  
Ce sera son drap mortuaire !

ADOLPHE ROSAY.

## ANTICOSTI

SON AVENIR.—LE RAPPORT DE M. PAUL COMBES.—NOS TERRITOIRES DE CHASSE

Parmi le flot de conceptions étranges que l'on prête à M. Ménier, il en est deux qui se séparent nettement des autres par leur intelligence et leur sens pratique. Je veux parler des projets qui consistent à transformer Anticosti en un immense parc d'élevage des animaux à fourrure, tout en exploitant, d'autre part, les pêcheries du littoral de cette grande île.

Tous ceux qui connaissent bien ces parages féliciteront M. Ménier de s'être arrêté à ces combinaisons,

qui lui fourniront les bases d'une colonisation solide et l'emploi rémunérateur de ses capitaux.

Les propriétaires précédents, loin de donner à la chasse et à la pêche toute l'attention qu'elles méritaient, semblent avoir pris à tâche d'en entraver le développement. Imitant, fort inintelligemment à mon avis, la compagnie de la baie d'Hudson et les grandes sociétés de pêche, ils ont cru devoir s'en tenir à l'exploitation pure et simple du pêcheur et du chasseur. Ils n'ont pas compris, quelque étonnant que cela puisse paraître chez des Anglais, dont le sens commercial ne saurait être mis en doute, combien ils auraient gagné à l'abandon des anciens errements au profit de l'exploitation méthodique et directe de la chasse et de la pêche.

Ils avaient, cependant, sous les yeux des exemples frappants. Ils voyaient, chaque jour, les goélettes américaines contraintes de pêcher au large, s'enrichir sur des fonds où leurs pêcheurs n'échappaient à la disette noire qu'avec la plus extrême difficulté. Ils n'ont pas voulu conclure de ce fait la conséquence indiscutable qui en surgissait.

Au lieu d'encourager l'augmentation du tonnage des barges et le perfectionnement des engins de pêche, ils ont continué à imposer aux pêcheurs de lourdes redevances, et le vide s'est fait autour d'eux. Encore une année ou deux de ce régime, et il ne restait à Anticosti que les employés du Dominion, la légende de Gamache et le souvenir de la charité de David Tétu.

Leur action sur la chasse ne fut pas moins pernicieuse. Chaque pelleterie était taxée, et il tombe sous le sens que le trappeur avait tout intérêt à s'emparer du plus grand nombre de fourrures possible, sans se préoccuper des époques de prohibition.

Peu semblait importer, d'ailleurs, aux propriétaires, qui ne firent jamais aucun effort pour protéger les bêtes à fourrure et tentèrent bien moins encore pour aider à leur multiplication.

Trop sensés pour diriger leurs efforts vers la grande culture, trop pratiques pour exposer des capitaux dans des entreprises à longs termes, les MM. Stockwell n'ont dû leur insuccès qu'à un déplacement de conception. S'ils eussent exploité directement la chasse et la pêche, au lieu d'exploiter le chasseur et le pêcheur, leur succès était assuré.

Que va faire M. Ménier ? A quel projet va-t-il s'arrêter ? De quelle manière se propose-t-il de comprendre les ressources du pays dont il est devenu l'un des grands propriétaires ? Je ne sais trop. Et, en vérité, il m'importerait bien peu, si je ne m'intéressais tant à sa réussite ou, pour mieux dire, si je ne m'intéressais de toutes mes forces au développement industriel d'une région que j'étudie depuis vingt ans et que je crois digne des plus grands efforts.

\* \* \*

Avant d'acheter, M. Ménier a dû réunir les données les plus certaines et les documents les plus sérieux concernant l'île d'Anticosti. Il en existe un certain nombre. Néanmoins, il a cru devoir les faire contrôler par M. Paul Combes, dont j'ai le rapport sous les yeux.

Ce rapport semble très bien fait, mais à côté d'incontestables vérités, il contient de très grandes erreurs qu'il eût été facile d'éviter et qu'il eût été convenable d'exprimer en d'autres termes.

Dans son introduction, M. Paul Combes nous apprend qu'il a passé treize jours, tout autant sur l'île dont il était chargé d'étudier les ressources, puis il écrit :

“ D'après l'impression générale, l'île d'Anticosti était si peu connue, que l'on peut faire table rase des documents rares, incomplets et fautifs, que l'on possédait à ce sujet.”

Il ajoute, page 36 : “ Anticosti n'a jamais été visitée par des hommes capables de bien voir ce qu'elle valait, ” et a le soin d'employer des italiques pour affirmer cette inexactitude peu courtoise, tant il craignait, sans doute, qu'elle fût inaperçue.

Il semble avoir ignoré les travaux du lieutenant de génie Braddley en 1837, et il a négligé de lire l'ouvrage du général sir Richard Bonnycastle. Il n'a point su qu'en 1852, M. Corbett avait exploré l'intérieur de l'île et il n'a jamais eu connaissance de la monographie

très pratique de l'île d'Anticosti, de M. A.-R. Roche, dont plusieurs fragments furent lus devant la société historique, de Québec, en 1853. Il a considéré comme quantité négligeable les travaux de la commission géologique et de Richardson, et il a relevé en treize jours des côtes que l'amiral Bayfield a mis quelques années à trianguler. J'ajouterai, quelque peu de valeur que cela puisse avoir, que dès 1882, j'avais assez vu l'île d'Anticosti pour négocier sa vente à Paris avec quelque succès et je pense que l'on retrouverait encore sans trop de peine le rapport que je crus devoir remettre, à ce sujet, au ministre des affaires étrangères de cette époque. Je renouvelais plus tard ma tentative de vente et je pourrais produire, s'il était nécessaire, la promesse de vente que les MM. Stockwell me consentirent à cette effet. Enfin, si le jeune et savant M. Combes a l'heureuse fortune de lire le journal canadien le *Soir*, il pourra se convaincre que M. Gustave Drolet a su apprécier toutes les ressources d'Anticosti à leur juste valeur et qu'il s'est occupé également avec activité de la vente de cette île et toujours en France.

\* \*

A la page 8, il nous parle de géologie. Il veut bien nous y apprendre que le McGill est bien pauvre en fossiles, et il paraît profondément écœuré de n'y pas rencontrer les espèces, *absolument* nouvelles, appartenant aux genres : *Athyris*, *Orthis*, *Pentamerus*, *Atrypa*, *Pleurotomaria*, etc., que Bigsby et Billings n'ont pas connues. Il nous y annonce que certains paléontologistes vont faire une communication à l'Académie des Sciences sur ces objets. A Dieu ne plaise que je doute un instant des découvertes de M. Paul Combes, elles me réjouissent, au contraire, au possible. Mais pour nous, Français à l'étranger, que l'on accuse, et quelquefois avec raison, de juger trop vite, la prudence est deux fois la mère de la sûreté. Aussi conseillerai-je aux paléontologistes chargés de cette communication à l'institut de s'informer près de la commission géologique à Ottawa, si par le plus grand des hasards, les espèces nouvelles inconnues à Bigsby et à Billings, n'auraient pas été entrevues depuis.

A la page 12, il nous annonce la publication d'un prodrome de la flore d'Anticosti. Je le félicite de cette résolution et m'empresse de lui apprendre que M. Saint-Cyr, conservateur du musée de l'Instruction publique, a fait paraître, en 1887, un catalogue des plantes d'Anticosti et de la côte nord du golfe, qui peut se lire avec quelque fruit. Il voudra bien me permettre également de lui demander si le *myosotis portulacocfolia*, qu'il a découvert, ne serait pas la *mertensia maritima* de Don, plante qui croît en telle abondance sur toutes nos plaines de sable qu'elle en entrave quelquefois la circulation.

Je ne veux pas discuter les théories de M. Combes et je suis disposé à croire que le végétal ne s'acclimaterait jamais. Il m'est bien agréable également de penser qu'Anticosti n'appartient pas à la zone subarctique, mais bien à la zone tempérée froide, dont la limite septentrionale se trouve au 45<sup>e</sup> degré. Néanmoins j'ai éprouvé une grande surprise en constatant qu'il admettait cette latitude comme limite nord extrême du *thuya occidentalis*.

Je suis heureux et confus tout à la fois de lui apprendre qu'il existe au Saguenay et à la Baie des Chaleurs, c'est-à-dire dans une zone comprise entre 47° 30' et 48° 30', de nombreuses cédrières exploitables et très exploitées, et que l'on transforme en nombreuses planches à border les canots le *thuya occidentalis* coupé aux environs de la pointe de Monts, à la hauteur du parallèle 49° 15'. Je me permettrai, en outre, de lui faire remarquer, qu'en nos régions, il en est des arbres comme il en est des marigouins, qui gèlent les uns et les autres jusqu'aux moëlles en hiver, sans cesser pour cela de se réveiller très en vie au printemps.

Qu'il me permette un dernier étonnement. Comment se fait-il que M. Paul Combes, qui a si facilement rencontré à la baie de Gamache, je suppose, les exquis et abondantes graminées d'Anticosti, n'ait pas découvert les détestables et trop nombreuses herbes toxiques, qui parsement sur tant d'autres points les prairies naturelles de cette île et suffisent à expli-

quer l'insuccès de l'élevage des bêtes à cornes dans des lieux si mal partagés ?

\* \*

Quoi qu'il en soit des avantages qu'offre l'île d'Anticosti, comme territoire de chasse, ils ne sauraient être comparés à ceux de l'archipel Mingan, et bien moins encore aux terrains du Labrador canadien, situés en terre ferme, et voici pourquoi :

Sur l'île d'Anticosti, la production de la pelleterie sera nécessairement limitée à l'étendue de l'île. Or, si l'on admet que cette île soit mesurée par 150 milles pour le grand axe et 30 milles pour le petit, on trouve que sa superficie équivaut à 4,500 milles carrés. C'est à dire qu'elle représente environ onze lots de chasse de 400 milles carrés, soit une surface quarante ou cinquante fois plus faible que celle des sections dont peut disposer la province de Québec.

Il serait inexact de prétendre que la surveillance des chasses de l'île sera plus facile à exercer que celle des chasses de terre ferme, chaque locataire d'un lot, ayant, autant que M. Ménier, le plus grand intérêt à conserver et à accroître sa pelleterie et son gibier. De plus, les soins qu'il aura à donner seront plus constants et plus efficaces, car ils se répartiront sur une étendue bien moindre.

L'île d'Anticosti ne peut renouveler les espèces qui ont abandonné son sol que par des moyens artificiels, et ses propriétaires seront contraints d'y transporter, à grands frais, plusieurs paires initiales dont la reproduction est loin d'être assurée ; les changements de milieu provoquant presque toujours des accidents d'acclimation et de transformation. Les territoires de chasse de la province n'auront, au contraire, aucune charge semblable à subir. Confinant au nord avec les territoires du nord-ouest et du nord-est, dont la richesse en pelleterie est indiscutable, la conservation de l'espèce s'y maintiendra comme elle s'y est toujours maintenue, par migration locale et une surveillance assidue suffira à sa propagation, à son accroissement et à sa perpétuité.

Je n'étonnerai aucun navigateur en ajoutant que l'île d'Anticosti ne possède aucun hâvre sérieux—il suffit d'y avoir séjourné au printemps et à l'automne pour se convaincre, à ses dépens quelquefois, de cette vérité. Il n'en est pas ainsi pour la limite sud des sections de chasse de la province, la côte nord du Labrador canadien étant profondément découpée et singulièrement bien pourvue de hâvre et de ports de toutes grandeurs et offrant toutes les sécurités.

De plus, et quoique cela n'importe en rien à M. Ménier, le chasseur qui opérera en terre ferme paiera pour un lot de chasse quatre cents dollars au maximum, lorsque le même lot sur l'île revient au nouveau propriétaire à plus de neuf cents dollars.

Enfin, la fourrure recueillie sur l'île est et sera toujours inférieure en qualité à la pelleterie capturée en terre ferme.

Malgré ces gages d'infériorité, tous relatifs, du reste, cette grande île n'en reste pas moins, par ses ressources, par ses dimensions et ses richesses géologiques un des plus magnifiques champs d'exploitation, et je souhaite à M. Ménier tout le succès que mérite son entreprise.

*H. de Puységur*

### LE PETIT ALSACIEN

C'était dans une école d'Alsace, pays arraché par la force à la mère-patrie, à la noble et vaillante nation française, une cinquantaine d'enfants étaient courbés sur les pupitres ; le silence régnait en ce lieu de travail et d'études. Le maître allemand était brutal, comme tout bon Teuten, et se faisait le tyran de tous ces jeunes enfants ; le martinet et la férule étaient souvent employés par ce terrible *magister*.

On n'entendait pas le grincement des plumes cou-

rant sur le papier, ou les feuillets des livres qu'une main tournait rapidement.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un monsieur, portant une longue redingote boutonnée, un lorgnon en or et une serviette sous le bras, fait son entrée dans ce sanctuaire de l'étude ; gravement, il se dirige vers le pupitre du maître, sans regarder autour de lui, sans faire attention aux humbles saluts de l'instituteur et des écoliers.

C'était un homme de taille au-dessus de la moyenne, avec une longue, trop longue moustache blonde, des favoris blonds, des cheveux blonds, un nez aquilin et des yeux bleus et troublants par la fixité du regard.

D'un ton bref, autoritaire et brusque, il demande à voir les cahiers des jeunes élèves, car, le lecteur l'a deviné, ce nouveau venu était l'inspecteur primaire qui faisait sa tournée annuelle ; il paraît satisfait de cet examen rapide et demande de questionner les écoliers sur les diverses matières du programme. Il s'adresse au premier de la classe, un enfant de douze ans, à l'air intelligent et au regard empreint d'une profonde tristesse ; il lui pose des questions multipliées sur la grammaire et l'arithmétique, puis, abordant la géographie, il dit au jeune alsacien :

— Voyons, maintenant, si tu connais un peu de géographie. Dis-moi, quels sont les plus importants pays de l'Europe.

L'enfant, qui avait eu son père et ses deux oncles tués pendant la terrible guerre de 1870, commence :

— La France...

— Comment la France, dis-tu, mais étourdi, la France est le dernier pays du monde, elle est ruinée, anéantie, démembrée et ne pourra jamais occuper la place qu'on voulait lui attribuer dans les destinées des nations ! Apprends et retiens bien, que la nation la plus vaillante, la plus puissante, celle qui est la plus importante entre toutes les nations, c'est l'Allemagne ! Entends-tu bien, c'est l'Allemagne ! Ne l'oublie jamais.

L'enfant, courageux et patriote comme son père et ses oncles, reprend sans se troubler :

— C'est la France !

— Encore la France ! petit insolent ; je parie même que tu ne sais pas où elle est, ta France, tellement elle est diminuée et ruinée ; tu seras même incapable de me montrer la place de cette France indigne, démembrée et révolutionnaire. Tiens, dis-moi où elle est la place de ce pays de lâches, de ce pays de la honte !

L'enfant, les yeux humides de larmes en entendant tous ces blasphèmes, toutes ces calomnies, ouvre sa veste et, posant sa main droite sur son cœur, répond :

— La France, monsieur l'inspecteur, est là !

*Saul Calmet.*

Armissan (France), 1896.

### PRINTEMPS

Lève-toi ! lève-toi ! le printemps vient de naître. Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil. Tout frissonne au jardin, tout chante, et ta fenêtre, Comme un regard joyeux, est pleine de soleil.

Les larges espaliers, couverts de boutons roses, De leur haleine douce embaument le ciel pur. Seule la vigne est nue, et, près des fleurs écloses, Comme un serpent transi, rampe au long du vieux mur.

Du côté des lilas aux touffes violettes, Mouches et papillons bruissent à la fois ; Et le muguet sauvage, ébranlant ses clochettes, A réveillé l'amour endormi dans les bois.

Puisque avril a semé ses marguerites blanches, Laisse ta mante lourde et ton manchon frileux ; Déjà l'oiseau t'appelle, et tes sœurs les pervenches Te souriront dans l'herbe en voyant tes yeux bleus.

Viens, partons ! Au matin, la source est plus limpide ; N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs ; Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide, Et te parler d'amour sous les poiriers en fleurs !

LOUIS BOUILHET.

## LE BAPTÊME DE BÉBÉ

COMME CELA SE FAIT D'HABITUDE

*(Imité de l'anglais)*

Ils parlaient d'Antoinette, Isabelle et Clara Julie et Marguerite et Blanche et Julienne, Discutaient savamment sur Pauline et Sara, Martine, Geneviève, et Rose et Lucienne.

Ils pensaient à Cécile, Angèle et Mathilda, Considéraient Agnès, Evangéline, Alice, Aurore, Elisabeth, Flore, puis Amanda, Hélène, Adélaïde, Adèle et Béatrice.

Les uns aimaient Edith, les autres Maria, L'un plaidait pour Rachel, l'autre pour Pélagie, Louise, Valentine, Anne et Victoria ; Alors se décidant... ils choisirent Sophie !

EDOUARD CABRETTE.

Montréal, avril 1896.

## L'ILLUSION D'AMOUR

I

Tout en allant et venant, à pas distraits, par le vaste salon trop sévère, déshabitué, eut-on dit, de musique et de fleurs et même de présence féminine, Paul Harlet se demandait encore avec inquiétude le pourquoi du télégramme si pressant, reçu tout-à-l'heure du général de Varneau.

—Mlle Renée allait-elle plus mal ?

Il regarda avec angoisse autour de lui.

Tout était en deuil de la grâce des dix-huit ans promis sans doute à la mort, de celle qui lui était ainsi qu'une sœur très douce. Et le général ? Comme la douleur avait dompté cette vieille énergie résistante, empreint d'intime désespoir son visage émacié et rude d'homme de devoir ! Paul le revit, sa retraite prise prématurément, donnant désormais toute sa vie à sa fille, avec la terreur secrète du mal qui avait emporté la mère, hélas ! Quelle âme tendre et forte !...

Orphelin, il avait eu le général pour tuteur, pour père aussi, il le pouvait dire. Maintenant ingénieur, sorti des premiers de l'Ecole Centrale, il se sentait plein de reconnaissance de lui devoir son caractère solidement trempé, ses sûrs principes d'honneur, et de n'être pas un homme inutile, heureux seulement de dépenser platement ses revenus. Or, traité en autre enfant, familier de la maison, il avait vu à l'œuvre ce père tremblant devant la menace du mal héréditaire, et quand, malgré tout, la phtisie redoutée, plus puissante que tout son amour, se révéla, Paul fut l'épaulé fidèle où trouva un appui le grand soldat définitivement frappé au cœur...

II

Le général entra, sa haute stature un peu voûtée, tête grisonnante et mâle ; brouillant son regard, des larmes perlèrent à ses paupières.

—Bon Paul !... mon ami !... Merci d'être venu tout de suite... Ah ! une nouvelle douleur m'était réservée !... Ma pauvre Renée, petit cœur meurtri ! ne pas même mourir sans souffrance de l'âme !...

—Général, dites-moi !... disposez de moi !...

—Assieds-toi. Tu sais que nous sommes précipitamment revenus de Nice. Nice ou ailleurs, qu'importe ! Et elle aime tant Paris ! Or, parmi le désordre du départ, par hasard, un cahier s'est trouvé sous ma main : quelques pages où elle se plut à conter sa chère âme, parfois...

Il alla à un tiroir, en tira quelques feuillets noués d'une faveur.

—Et, tiens, lis ceci !

Paul lisait, un petit tremblement dans les doigts, pâle, aveuglé peu à peu par des pleurs :

10 mai.—Petit cahier qui sais tous mes secrets, comme les papillons savent tous les cœurs de roses, tu ne sais pas pourtant le plus grand et le seul !... Ecoute et ne le redis pas !... Je veux guérir pour mon père qui m'aime tant, mais aussi pour Lui, que mon père aime tant aussi.

Personne n'a une âme pareille à la sienne, forte, et pourtant rêveuse comme celle d'une femme. Ses regards me manquent ici, et ses paroles, et ses lectures. Ici, c'est l'exil, puisque Paul ne vient pas..

Oh ! petit cahier, tu sais son nom !

Il m'aimera, n'est-ce pas ! Oh ! mon Dieu, s'il ne m'aimait pas, s'il ne m'aimait pas !... Et mourir ainsi !

Paul, silencieux, goûtait dans une douleur infinie l'aveu terriblement doux et désolant.

—Oui, dit sourdement le général... Et dans quelques semaines, dans quelques mois, quand viendra l'automne, Renée s'en ira... J'avais espéré encore !... Mais non, l'on n'aime pas d'amour et de vie ce qui ne sera plus demain !... Et puis, Renée est ta sœur, mon enfant... Mais un mensonge qui fait mourir heureux n'est plus un mensonge : le temps qui lui reste à vivre, qu'elle croit être ta fiancée future !

—De toute mon âme, père ! et merci, hélas ! de m'avoir trouvé digne du mensonge sublime !...

Les deux hommes, à travers leurs larmes, se donnèrent une solennelle accolade, dont se nouait le pacte de désespoir.

III

Dans le salon où Renée péniblement venait maintenant quelques heures, toutes les après-midi, des touffes de fleurs partout, en tous les vases, s'épanouissaient ; jamais mourantes, elles disparaissaient devant de nouvelles, pleines de vie, que Paul apportait en venant s'asseoir longtemps près d'elle, mi-étendue sur les coussins.

Blonde et pâle, elle souriait à son rêve secret, les pommettes plus avivées de sang rose quand il arrivait.

Bercée par sa parole très douce, elle le regardait avec l'ivresse virginale de son pur amour,—partagé, elle n'en doutait plus ; elle n'avait plus même la peur vague de mourir, supportait avec patience les accès de toux, parlant du temps prochain où elle sortirait,—ce qui la ferait forte !

Elle avait pour son père, qui semblait ne rien voir, des tendresses accrues, des regards malicieusement heureux.

Pourtant, le mal gagnait rapidement tout l'organisme, la vie déclinait avec l'été, toute résumée en la lumière des prunelles immenses...

Or, de ce quotidien contact avec la pure et délicate enfant, un trouble étrange envahissait Paul Harlet. Une pitié tendre l'avait mené vers elle d'abord, quotidiennement, sans un retard d'une minute. Maintenant, il ne songeait plus qu'aux heures qu'il passerait près de Renée, qu'aux heures passées près d'elle la veille.

Une métamorphose s'opérait en lui, et les pâles mains amaigries qu'elle laissait entre les siennes parfois, il ne les vit plus si anémiées, si frêles...

L'heure vint où contre l'évidence il douta, et septembre s'achevait parmi des pluies, quand invinciblement il espéra comme un insensé. Il aimait Renée ! Tout entier, il était pris et tombé au vertige de pitié où attire la douleur des êtres très beaux !...

Cependant, avec le temps pluvieux, elle souffrit davantage, suffoqua. Maintenant qu'elle le sentait tout à elle, qu'elle savourait son pur bonheur,—elle eut peur à nouveau, eut un terrible moment de lucidité. Une après-midi plus sombre, sous la clarté des lampes, tandis qu'une pluie tenace tapait aux vitres, elle éclata en sanglots, lui prit les mains avec force :

—Oh ! mourir !... je mourrai, Paul !

Il était devenu plus pâle qu'elle-même, le cœur tressautant dans sa poitrine sur laquelle il l'attira d'un mouvement inconscient.

—Renée !... Ne parlez pas ainsi... On ne meurt pas quand on est aimée, tant aimée !

—Oh ! dites, dites encore, Paul !

—Je vous aime, Renée !... Renée !... Je t'aime !

—Je t'aime... je t'aime ! répéta-t-elle doucement, d'une voix de rêve.

Et, défaillante, elle donna à son baiser son front.

IV

Depuis, elle ne songea plus à la mort.

La mort vint sans qu'elle s'en aperçût à travers son rêve tout puissant.

En novembre, tout espoir de la garder encore fut perdu ; elle tomba fréquemment dans de longs évanouissements d'où elle ressortait pour sourire à l'ami de son cœur, qui maintenant ne quittait plus la maison.

—Père doit voir, ne crois-tu pas, que nous nous aimons ? dit-elle un soir. Mais nous ne le lui dirons pas encore. Au printemps seulement, veux-tu ? et pour nous fiancer !...

Quelques heures après, elle s'éteignit sans réveil à la réalité ; tenant sur son cœur les mains tremblantes de Paul et de son père, elle défaillit soudain,—comme elle s'était évanouie naguère sous le premier baiser...

V

... Paul Harlet ne se maria pas, — fidèle à son idéale fiancée.

RENÉ GHIL.

## L'HON. M. FLYNN

*(Voir gravure)*

Tel que nous l'avions promis, nous donnons aujourd'hui le portrait du nouveau premier ministre de la province de Québec.

L'hon. M. Edmund-J. Flynn est de descendance irlandaise, mais absolument français par son éducation. C'est un juriste distingué, professeur de droit romain à la faculté de Laval à Québec.

Depuis 1880 qu'il est ministre, son accession au premier poste était prévue de tous et elle est partout acclamée.

## LES RAVAGES DE L'INONDATION

*(Voir gravures)*

Nous continuons une série de vues sur les dégâts causés, dans notre province de Québec, par la récente inondation, la plus violente dont on ait souvenance. Aujourd'hui, nous sommes à Saint-George de la Beauce, l'une des paroisses les plus éprouvées, où les dommages s'élèvent au chiffre considérable de \$150,000.

Les vues photographiques que nous reproduisons nous ont été gracieusement fournies, la plupart par M. le Dr Cloutier, notre abonné de Saint-George, quelques-unes par M. Ls Gendreau, riche et populaire exploitateur des mines d'or de la Beauce, à Jerseys Mills. M. Gendreau a bien voulu aussi nous laisser communiquer, à ce sujet, quelques notes personnelles qu'il envoyait à un ami.

Nous apprenons ainsi que, le 4 mai encore, les chemins, à Saint-George étaient couverts de dix à quinze pieds de glace, boue et détritiques de toute espèce, sur un parcours de plusieurs milles. La débâcle a complètement démoli la chaussée et le moulin de Mme Morency, les maisons et bâtiments de MM. Joseph Gagnon, marchand ; Gagnon, photographe ; Perron, orfèvre ; Curadeau, marchand ; Martinette, ferblantier ; George Lemelin, marchand ; Moïse Poulin, libraire et pharmacien ; Jean Gagné, marchand ; T. Drouin, cordonnier ; Charles Grondin, charretier ; Ludger Poulin, forgeron, et plusieurs autres encore.

Dans la maison de M. le notaire Moisan l'eau a monté, dans le salon, jusqu'à couvrir le piano.

Une centaine d'animaux ont été noyés chez les cultivateurs.

Tous ses ponts ont été enlevés par la rageuse Chaudière, même le pont de fer, que tout le monde regrette.

## ERRATA

Nous signalons à nos lecteurs les corrections suivantes à faire dans la poésie de M. J. Fleury, intitulée : *Amour prudent*, qui a paru dernièrement :

Le second hémistiché de la 7ème ligne a été substitué à celui de la 6ème, et le 1er hémistiché de la 7ème ligne a été complètement omis.

Dans le 10ème vers, le mot *calmer* a été remplacé par *charmer*, qui ne saurait avoir le même sens.

## LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE

V

Cependant, les soldats français, décimés par leurs propres victoires et voyant l'ennemi reparaitre coup sur coup avec de nouvelles armées, témoignaient d'un certain découragement, en se voyant réduits à leurs forces de plus en plus inégales sans pouvoir compter sur aucun secours, Bonaparte, pour relever leur courage, leur répond :

“ 21 brumaire (12 novembre) 1796.

“ Nous n'avons plus qu'un effort à faire, et l'Italie est à nous. Alvinzi est, sans doute, plus nombreux que nous ; mais la moitié de ses troupes sont de véritables recrues, et lui battu, Mantoue succombe ; nous demeurons maîtres de l'Italie, nous voyons finir nos travaux, car non seulement l'Italie, mais encore la paix générale, sont dans Mantoue. Vous voulez aller sur les Alpes, vous n'en êtes plus capables. De la vie dure et fatigante de ces stériles rochers, vous avez bien pu venir conquérir les délices de la Lombardie, mais des bivouacs riantes et fleuris de l'Italie, vous ne vous élèveriez pas aux rigueurs de ces âpres sommets, vous ne supporteriez plus longtemps sans murmurer les neiges et les glaces des Alpes... Que ceux qui ne veulent plus se battre, qui sont assez riches, ne me parlent plus de l'avenir !... Battez Alvinzi, et je vous réponds du reste !!! ”

## PROPOS DU DOCTEUR

LA MUSIQUE ET LES ENFANTS

Beaucoup de parents, rêvant sans doute pour leurs enfants les glorieuses destinées qui attendent les virtuoses de l'art musical, croient bien faire d'inoculer à leurs jeunes lauréats de l'avenir les premières notions de la musique à l'âge le plus tendre. Que de fois j'ai vu errer sur les touches d'un piano de petites mains faites beaucoup plus pour tenir une tartine de confitures que pour jouer les grands airs d'opéra tels que : *J'ai du tabac dans ma tabatière* ou *Sur le pont d'Avignon*. Et encore, si le répertoire des petits se bornait là, il n'y aurait que demi-mal ; mais à six ou sept ans il y a déjà des enfants qui jouent de la “ musique savante.” Oh ! les pauvres petits martyrs !

La musique ennue les enfants trop jeunes, s'ils n'ont pas de goût pour cette étude ; un travail trop précoce les en dégoûte à tout jamais : l'étude de la musique est donc alors inutile. Si au contraire les enfants manifestent un grand plaisir à s'exercer dans l'art d'émettre des sons harmonieux, la musique les fatigue, les énerve et devient mauvaise pour le système nerveux aussitôt que son étude devient tant soit peu prolongée. Plus tard la rêverie vient ajouter son charme et ses dangers au plaisir de l'harmonie.

Vous les connaissez, ces jeunes filles qui, assises au piano, rêvent au crépuscule d'un jour d'été, pendant que leurs doigts déversent des flots d'harmonie qui les transportent au loin dans le pays des rêves. C'est encore le système nerveux qui paiera la note, ou les notes, comme vous voudrez.

Je conclus.

Jusqu'à huit ans, pas de musique vraie pour les enfants : un peu de solfège, si vous voulez ; de temps en temps quelques tapotages sur le piano pour leur montrer le bruit que ça fait.

Jusqu'à douze ans, petit travail régulier.

A partir de douze ans, travail plus suivi, mais sans excès, et pas à la tombée de la nuit. Dites-vous bien que le plus souvent l'étude de la musique est du temps perdu, et que sur cent enfants, qui apprennent le piano il y en a bien dix qui seront capables, à vingt-cinq ans, de faire autre chose que d'ennuyer ceux qui les écoutent.

DR AMBO.

Que de grands hommes sont ignorants de la foi et malades d'esprit et de cœur.—P. de RAVIGNAN.



1. ROBE A REVERS POUR PETITE FILLE DE 6 A 8 ANS 2. ROBE AVEC BLOUSE ORNÉE DE BRODERIE POUR JEUNES FILLES 3. MANTEAU A CAPUCHON POUR BÉBÉS DE 2 A 4 ANS

## DESCRIPTION DES GRAVURES DE MODE

No 1.—*Robe à revers pour petites filles de 6 à 8 ans.*—Notre petit modèle en lainage nuance sable est garni de soie verte, ornée d'étoffe en application et de broderie au tambour. Doubler la jupe de satinette, la froncer légèrement devant et des côtés et former devant trois plis plats. Le corsage ferme dans le dos. On froncera le devant en blouse, ainsi que le dos, et on posera des revers large en haut, allant en diminuant dans le bas. Ces revers sont retenus aux épaules par des pattes. Doubler ces parties de soie et de satinette et les croiser à la taille derrière comme devant. Ceinture ronde, col droit drapé en lainage avec pattes brodées. A partir du coude, manche plate. Chapeau rond orné de ruban côtelé et de marguerites.

No. 2.—*Robe-blouse ornée de broderie pour jeunes filles.*—Le corsage ajusté ferme devant et le dessus-blousé est arrangé en deux plis profonds devant, descendant des épaules au tour de taille. Dans le dos, deux plis plats se rencontrent au milieu. Pli plat au milieu devant, ajouté au devant droit une couture ou taillé et posé à part, agraffant invisiblement à gauche. Recouvrir ce pli d'une broderie à jour blanché sur fond de toile écrue. Col recouvert de broderie et brodé d'un volant. Le col s'entr'ouvre dans le dos. Le col est en piqué blanc ; le volant est festonné et brodé d'œillets. Manches assorties. Manches rigot avec pointe sur la main. Ruban d'encolure et ceinture en ruban moiré rose. Col rabattu en mousseline plissée, bordé de dentelle.

No 3.—*Manteau à capuchon pour bébés de 2 à 4 ans.* Le manteau, en cheviotte blanche fantaisie, est monté

à un empiècement carré. La partie-manteau est doublée de satinette. Former de chaque côté devant un pli plat. Froncer derrière avec pli plat moins large de chaque côté. Boutons et sous-patte à boutonniers. Le capuchon est formé d'une bande d'étoffe. On biaisera les bouts et on fera un ourlet. Ensuite, disposer les bords de travers en trois plis et les arrêter aux épaules par des pattes larges en haut, un peu élargies du bas. Devant, revers retenant le capuchon dont le bord supérieur est arrangé en plis plats, ajustant l'ampleur à l'encolure. Monter le capuchon et le haut de l'empiècement entre le dessus et la doublure du col. Chapeau sur forme laitonnée, orné de volants de soie et de tulle à vermicelle avec choux et brides de ruban de satin.

## GALERIE CANADIENNE

SÉRIE DE PORTRAITS AVEC BIOGRAPHIE

En inaugurant *La galerie canadienne*, notre but est de laisser dans l'histoire du pays le souvenir et le nom des intelligences qui ont pris pour devise l'adage latin : *Labor improbus omnia vincit*.

Oui, le travail vient à bout de tout.

Donc, honneur à ceux qui portent haut et ferme la bannière du travail et du progrès.

Puisse leur persévérance et leur courage servir d'exemple aux imitateurs de ceux dont LE MONDE ILLUSTRÉ portera, avant peu, le souvenir dans les bibliothèques et les familles.

N. B.—Tout ce qui concerne la *Galerie canadienne* doit être adressé à notre collaborateur, M. Gaston-P. Labat, bureau de poste, Montréal.





MARIAGE PRINCIER.—LA CÉRÉMONIE DANS LA CHAPELLE DE LA COUR AU CHATEAU DE EHRENBURG : L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EMBRASSE L'ÉPOUSÉE



1. Une maison démolie par la débâcle ; 2. Vue de la rue inondée, après que l'eau fût partie ; 3. Niveau de l'eau dans la rue plus particulièrement inondée ; 4. Passage du pont près de chez M. E. Poulin ; 5. 10 à 15 pds d'eau couvrant la voie publique ; 6. Le matin du désastre ; 7. Partie du village après l'inondation.

**LES RAVAGES DE L'INONDATION A SAINT-GEORGE DE LA BEUCE**

## LES TITRES DE L'EMPEREUR DE RUSSIE

A propos du couronnement du czar, veut-on savoir la liste des titres de l'empereur de Russie !

Voici :

"Nicolas II, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, de Moscou, Kief, Vladimir et Novgorod, czar de Kasan, czar d'Astrakan, czar de Pologne, czar de Sibérie, czar de la Chersonèse cimbrique ;

"Seigneur de Pskof et grand prince de Smolensk, de Lithuanie, de Volhynie, de Podolie et de Finlande ; prince d'Esthonie, de Livonie, de Courlande et de Sémeigalle, de Samogihie, de Bialistok, de Karélie, de Tver, de Jougrie, de Perm, de Viatka, de Bulgarie, et de plusieurs autres pays ; seigneur et grand-prince du territoire de Novgorod inférieur, de Tchernigof, de Riazan, de Polotsk, de Rostof, de Jaroslaw, de Biéloséro, d'Oudorle, d'Oodorio."

Et ce ne sont pas là des titres d'étiquettes sur le papier, ce sont des monnaies qui ont toutes leur poids.

## RENSEIGNEMENTS DIVERS

On rappelle souvent le tour de prestidigitation des fahirs indiens, qui consiste à faire pousser devant les yeux des spectateurs une plante qu'on a semée à l'instant même ; il s'agit là simplement d'une supercherie fort habilement présentée. Mais on peut obtenir un résultat bien étonnant dans le même ordre d'idées, quoique moins merveilleux, naturellement, au moyen d'une recette qu'on recommande pour faire pousser presque instantanément des graines de salade. Prenez deux parties d'une bonne terre riche et ajoutez-y une partie de chaux teinte ; puis déposez dans ce mélange des graines de salade que vous aurez préalablement bien fait tremper dans de l'alcool. Si vous venez ensuite à arroser ce sol artificiel, les graines germeront pour ainsi dire instantanément et la plante sortira bientôt.

Le capitaine Becker, l'explorateur belge, raconte qu'au Congo il a célébré des mariages, des plus excentriques.

Il avait un petit orgue de Barbarie, que lui avait légué un voyageur français mort sur la terre africaine. Pour encourager les mariages, il régala les couples qu'il unissait d'airs brillants. Ce moulin à musique fit sensation. Il y avait surtout un air de la *Traviata* que les indigènes ne se laissaient pas d'entendre.

A la fin, ce fut à qui prendrait femme pour obtenir la faveur d'un petit concert exécuté sur l'instrument merveilleux que les noirs prenaient pour l'œuvre de quelque sorcier.

Il y eut même des Congolais qui voulurent se démarier pour recommencer ensuite et avoir le plaisir d'entendre une nouvelle audition de la *Traviata*, mais leur frime fut éventée et on ne leur permit pas ce dillettantisme peu convenable.

M. Arsène Houssaye, l'écrivain qui vient de mourir, raconte le fait suivant dans un de ses ouvrages :

"Je chassais à Bruyères, avec un de mes amis qui professait l'athéisme. Mon scepticisme ne m'empêchait pas de saluer au passage Jésus-Christ sur son Calvaire. Passant devant le Christ du mont Saint-Pierre, je saluai gravement : mon ami éclata de rire.

"—Tiens, me dit-il, tu vas voir comment je fais le signe de la Croix.

Il appela son chien, lui mit sa casquette et lui secoua la tête pour qu'il saluât. Ce ne fut pas assez, il lui prit la patte et lui fit faire le signe de la Croix. La pauvre bête se mit à aboyer douloureusement, étrangement, furieusement.

"—Eh bien ! es-tu content ? dis-je à mon ami.

"—Très content, me répondit-il.

"Mais il était pâle comme la mort. Nous chassâmes comme de coutume ; mais voilà qu'à notre retour, repassant devant la même croix, mon ami se mit à aboyer tout comme son chien, avec un cri plus désespéré encore. Je croyais que c'était un sacrilège ; mais je vis à sa figure que cet aboiement était involontaire. Un instant après, il se remit et essaya de rire, comme s'il eût joué la comédie. Mais en rentrant chez sa mère—une sainte femme—il aboya. Le lendemain, il aboya, puis le surlendemain, puis toujours..."

Le *Courrier de La Plata* raconte une amusante aventure arrivée à Buenos Ayres, et dont l'héroïne est une Française.

Une jeune et charmante fille de dix-huit ans, employée d'un grand magasin, Bordelaise et brune, par *mas senas*, se présentait, il y a deux mois, au commissariat de la première section, et déclarait qu'en se rendant à la Banque française elle venait de perdre son portefeuille contenant une somme de mille dollars qu'elle allait y déposer.

Elle avait pris un tramway qui l'avait laissée au coin des rues Guyo et Reconquista, et c'est à son arrivée à la banque qu'elle s'était aperçue de son malheur. C'étaient là ses économies, amassées à grand'peine durant plusieurs années de rude labeur.

La jeune fille pleurait à chaudes larmes et allait se retirer, désespérée, lorsque se présenta un jeune homme, M. D..., employé lui aussi, qui tenait à la main le portefeuille avec les 1,000 piastres. Il venait de le trouver sous la banquette d'un tramway et s'était empressé de descendre et de remettre sa trouvaille à la police.

La joie de la jeune fille n'eut plus de bornes en revoyant son trésor perdu. Elle balbutia quelques mots de remerciements, puis, dans un élan de reconnaissance, enlaça le jeune homme de ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

Ce fut le commencement de l'idylle. Les deux jeunes gens, tout émus, commencèrent à se conter l'histoire de leur vie. Ils étaient Français tous deux ; leur passé était honnête ; il s'étaient plu au premier coup d'œil. Bref, quinze jours après, ils étaient fiancés. Ils se sont mariés il y a huit jours.

Puisse l'idylle continuer.

Souvent un dessin magnifique pêche par une ligne. Tout le monde peut en faire autant sur les bords du Saint-Laurent.

## PRIMES DU MOIS D'AVRIL

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mme O. Racicot, 62, rue Craig ; Alphonse Mainville, 173, rue St-Laurent ; Adolphe Roy, 108, rue Delisle ; Mme A. Corbeil, 13A, rue St-Charles-Barronée ; Mme Pierre Niquet, 723A, rue Sanguinet ; A.-L.-P. Fortier, 1009, rue Ca-dieux.

St-Henri de Montréal.—Mme Joseph Galipeau, 259, rue Ste-Elizabeth.

Québec.—J.-S. Giguac, 142, rue de la Couronne, St-Roch ; Frs. X. Turcotte, 102, rue Boisseau, St-Sauveur ; Charles Génois, 42, rue St-Michel ; Alfred Paquet, 72, rue Ste Julie ; Raoul Jobin, 19, rue Bagot, St-Sauveur ; F.-X. LeBel, 37, rue St-George ; M. Rouleau (de la maison Berlinguet), 36, rue St-Joseph, St-Roch.

Lévis.—Alexandre Thomas.

Nicolet.—L.-P.-H. Bourk.

Rimouski.—Ed Letendre, régistrateur.

Valleyfield.—Augustin Côté.

Ste-Julienne.—G. Lambert.

Ste-Marie (Beauce).—J. LeBon.

Montmagny.—A. E. Michon.

Ste-Emilie de Lotbinière.—Martial Beaudet.

Ottawa.—J. L. Monty, 86, rue Cathcart.

Worcester, Mass.—F. Kramer, 75, rue Green.

Salem, Mass.—C. Rousseau, 47, rue Harbor.

Fall River, Mass.—Joseph-D. Lincourt, 200, rue Brightinan ; Alphonse Boulay, 54, rue Fulton.

## NOUVELLES A LA MAIN

Une jolie réponse, faite ces jours-ci, à un des ministres.

Un solliciteur acharné l'assailait. Le ministre rompaît de son mieux.

—Vous êtes de nos amis tant que vous avez besoin de nous, et, quand vous êtes rassasié, vous nous tournez le dos.

—Ne craignez pas, monsieur le ministre, je ne vous oublierai jamais, je suis insatiable.

\*\*

Un bonne petite femme écrit à son mari :

"Mon cher ami, j'espère que tu vas revenir bientôt. Je pense à toi continuellement. Tout à l'heure encore, en voyant ton pardessus pendu au porte-manteau de la salle à manger, je soupirais : Ah ! si mon cher homme était aussi pendu là !"

\*\*

Les femmes s'embrassent par coutume en s'abordant, et par plaisir en se quittant.

Le jeu à la mode dans tous les salons est celui du Pedro (ou Pitro). Mais souvent il soulève des discussions, vu que la règle n'en est pas connue. Voulez-vous les faire cesser ? achetez la règle qui vient de paraître. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

## UNE HISTOIRE D'OURS.—L'AVANTAGE D'ÊTRE GROS



# EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

## TROP HEUREUSE

Daniel rentrait au moment même où Bérengère sortait. Il interrogea sa femme, surpris.

— Où l'envoies-tu donc ?

— Compléter ton bonheur, dit-elle en larmes.

Elle l'entraîna vers la fenêtre et tous deux, le cœur gros, silencieusement, guettèrent l'enfant qui trotta sur les pavés de la rue déserte, très affairée et très sérieuse, très fière aussi de la grave mission qu'on lui confiait.

La voici devant l'hôtel.

Elle se soulève sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre la sonnette et tire le bouton de toutes ses forces.

Un domestique traverse la cour.

La porte s'ouvre.

Le père et la mère tâchent d'écouter ce qui se dit.

Le domestique a l'air très étonné.

— Que désirez-vous donc, ma jolie demoiselle ?

— Je désire voir M. d'Hautefort.

— Mais, monsieur ne se dérange pas ainsi, mademoiselle.

— J'ai une lettre à lui remettre.

Et elle montrait la lettre qu'elle tenait bien serrée dans ses doigts.

— Donnez-la moi. J'irai la lui porter.

— Oh ! non, je veux la lui porter moi-même.

Et elle souriait gentiment.

Elle était si charmante, si séduisante, que le domestique ne pouvait hésiter plus longtemps.

— Venez, mademoiselle, dit-il.

La porte lourdement se renferma sur la rue et Clotilde et Daniel ne virent plus leur enfant. Ils sentirent leur cœur se serrer, comme si la pauvre petite avait été brusquement retranchée du monde, comme s'il ne devaient plus la revoir.

Quand même, ils restaient à la fenêtre, cachés derrière les rideaux mais ne perdant pas de vue l'hôtel.

Bérengère traversa la cour, derrière le domestique ; elle monta les degrés du perron, jeta un coup d'œil entendu sur Minerve et Thémis et dit, s'y connaissant :

— A Paris, les statues sont bien plus propres que ça.

Le domestique souriait, amusé.

Au milieu du profond et obscur corridor, ils rencontrèrent l'escalier et montèrent au premier étage où se trouvait le cabinet de travail du procureur général.

Le domestique frappa et entra.

Jean-Joseph était à son bureau, écrivant et prenant des notes. Jamais on ne le dérangeait.

Il fronça le sourcil, mais le domestique prévint l'orage en poussant devant lui la fillette, un peu intimidée par la dure, blême et anguleuse figure du vieux magistrat.

— Cette enfant a une lettre qu'elle ne veut remettre qu'à monsieur. Je n'ai pas osé la renvoyer. Elle insistait....

Et il s'esquiva prudemment.

Machinalement, Bérengère tourna la tête du côté de la porte.

La porte était fermée. C'était la retraite coupée.

Mais elle avait la hardiesse inconsciente des enfants.

Puis, les yeux qui la regardaient n'étaient vraiment pas trop durs. Jean-Joseph la contemplait, ravi de sa grâce, de la vie débordante de ses grands yeux de velours.

— Qui êtes-vous donc, mon enfant, et que désirez-vous ?

Sa voix même était douce.

Déjà il avait oublié qu'au milieu de ses graves travaux on venait de le déranger.

Bérengère ne répondit rien.

Elle se contenta de tendre la lettre.

D'Hautefort sourit un peu en reconnaissant sur l'enveloppe la grosse et incertaine écriture d'un bébé.

Pourtant, point de faute d'orthographe.

Il déchira l'enveloppe et lut, d'un seul regard, la lettre enfantine, si pleine de naïveté et de tendresse :

« Cher grand-père.... »

Il eut comme un brusque sursaut de tout son grand corps. C'é-

tait la première fois qu'on lui donnait ce nom-là. Prévenu, peut-être eût-il été moins touché. Mais pris à l'improviste, il n'eut pas le temps de se défendre.

— Grand-père, petite mère m'a dit que vous étiez seul et que vous ne m'aviez jamais vue. Je viens pour vous embrasser, et pour rester un peu auprès de vous, si vous voulez. Je ne ferai pas de bruit et je serai bien sage.

Les jambes du vieillard fléchirent. Ses genoux tremblants s'entre-choquaient. Il se laissa tomber dans son fauteuil, la figure crispée, essayant de réagir, les yeux déjà mouillés, la gorge serrée déjà par le sanglot victorieux qui montait.

Il mit sa tête entre ses mains, voulant combattre....

Mais il était trop tard.

Le jour de la défaite était venu. Les larmes coulèrent de ces yeux durs qui, certes, n'avaient jamais dû pleurer. Le sanglot s'échappa, douloureux, lamentable, de cette poitrine enfin soulagée, et ce vieillard austère, qui, s'il n'attirait pas à lui l'affection obligeait quand même au respect et à l'estime, ce vieillard pleura et sanglota, comme s'il avait été un tout petit enfant.

Bérengère aussi avait les yeux gros, parce qu'elle voyait couler des larmes.

Elle se glissa doucement entre les genoux du vieillard.

Et jetant ses petits bras autour de ce cou sec, long, ridé, que toraient les spasmes de ces sanglots, elle dit à voix basse, à l'oreille :

— Grand-père ! !

Brusquement, pour écouter cette voix de l'amour, cette voix de la famille, cette voix de son sang qu'il ne connaissait pas, brusquement il se retint de pleurer :

— Grand-père, pourquoi es-tu triste ? C'est à cause de ma lettre ? Tu ne veux pas que je reste près de toi ?

— Qui t'a envoyée ?

— Petite mère....

— Où est-elle ?

— En face d'ici, à l'hôtel de France....

Et avec une hésitation, comme si le mot ne voulait pas sortir :

— Et.... ton père.

— Avec petite mère aussi, à l'hôtel de France.

— Que t'a-t-elle dit, ta mère ?

— Que tu m'embrasserais et qu'alors je pourrais rester près de toi.... ou bien que tu me renverrais.... et qu'alors je n'aurais plus qu'à revenir.... Tu vas me renvoyer, grand-père ?

— Te renvoyer !.... Te renvoyer !

Soudain, il la prend dans ses bras, la considère une seconde, puis voilà qu'il l'embrasse comme un fou, en pleurant, pleurant et riant, il l'embrasse sur le front, sur les joues, sur les yeux, dans les cheveux....

— Oh ! grand-père, comme tu m'embrasses !

— Chère enfant ! chère enfant !....

Il rit, il pleure toujours et ses baisers continuent, nerveux ; il y verse sa vie, depuis longtemps, car toute sa vie va renaître en cette enfant !....

Et elle, déjà rassurée et lui rendant ses baisers :

— Oh ! comme tu es bon, grand-père, et comme tu m'aimes !....

Puis, riant tout à coup en se frottant la joue :

— Tu m'embrasses comme papa quand il joue avec moi, mais sa barbe ne pique pas autant que la tienne !....

— Tu vas demeurer près de moi ?

— Tu le veux !....

— Oui.

— Je resterai ! Mais petit père et petite mère ?

Le vieux magistrat passa la main sur son front.

— Plus tard ! plus tard !

Elle n'en parla plus, la mignonne, comme si elle avait compris.

A la fenêtre de l'hôtel, Clotilde et Daniel guettaient le retour de Bérengère. Des minutes s'écoulèrent. Un quart d'heure se passa. Puis une heure. Puis la matinée tout entière.

— Il la garde auprès de lui ! Me pardonnerait-il ? se demandait Daniel, tout bouleversé.

— Tu vois que j'ai bien fait ! disait Clotilde.

La journée se passa, Bérengère ne revint pas. Le lendemain et le surlendemain, Bérengère ne reparut pas.

Le vieillard cherchait à s'habituer à la pensée de revoir son fils. Enfin, le soir du troisième jour, Bérengère parut :

— Grand-père vous attend, dit-elle.... Ah ! petite mère, si tu savais comme il m'embrasse ! Il m'embrasse tout le temps !

Le vieillard attendait, dans le vaste salon aux meubles antiques d'où il avait chassé Daniel, dix ans auparavant.

Daniel tomba à genoux, avec Clotilde. Le vieillard avait les yeux fermés, mais une larme filtrait entre les paupières.

— Père ! père ! Nous vous aimerons tant ! disaient les jeunes gens.

Il ne dit qu'un mot, avec un léger hochement de tête et un soupir, dernier effort de son orgueil enfin terrassé :

— C'est bien !....

Le soir, quand Clotilde et Daniel se retrouvèrent seuls, la jeune femme tomba dans les bras de son mari en disant :

— Désormais, il ne manquera plus rien à mon bonheur. Je suis heureuse, Daniel, bien heureuse, trop heureuse ! . . .

Trop heureuse !

N'était-ce pas comme un défi au bonheur qu'elle venait de jeter là ?

Trop heureuse, elle le fut pendant huit ans encore, sans que rien ne vint altérer son bonheur.

Béregère atteignait ses dix-huit ans, et la jeune-fille, aussi belle qu'avait été sa mère, tenait tout ce qu'avait promis l'enfant.

Daniel avait été nommé juge d'instruction à Orléans.

Ils vivaient tous en famille, maintenant, dans le vieil hôtel d'Hautefort. Seulement l'hôtel avait pris un air plus jeune. Les meubles y avaient été changés. Tout y était plus coquet, plus luxueux.

Jean-Joseph, toujours procureur général, était maintenant âgé de soixante-cinq ans.

La retraite allait sonner pour lui.

Mais plus que jamais laborieux, toujours robuste, ce grand vieillard décharné se défendait contre les ans.

La vie de famille l'avait rajeuni. Sur sa rude physionomie, il y avait maintenant, surtout quand il regardait Béregère, un peu de douceur.

Il adorait sa petite-fille.

Déjà il était question de mariage pour elle.

Béregère aimait un jeune avocat d'Orléans, Valentin de Sévérac, avec lequel elle s'était plusieurs fois rencontrée dans le monde, depuis sa sortie du couvent,

Quant à Valentin, il s'était mis à aimer Béregère, comme jadis Daniel avait aimé Clotilde.

D'une excellente famille et très riche, le mariage s'annonçait comme devant réunir toutes les conditions possibles de bonheur.

Le colonel d'artillerie Max de Sévérac était un ami d'enfance de Daniel.

Il vivait à Orléans, assez retiré depuis la mort de sa femme, et ne s'occupait plus qu'à faire valoir les grandes propriétés qu'il possédait en Beauce et qui l'obligeaient à de fréquents voyages.

Le mariage était même si avancé déjà que Daniel avait écrit à Georges Chavarot, le notaire :

« Je marie Béregère. Refuseras-tu, cette fois, de faire le « contrat ? »

Georges, au lieu de refuser, avait accepté avec bonheur.

Le jour de la cérémonie n'était pas encore fixé.

D'un commun accord, il avait été convenu que l'on attendrait les premiers beaux jours.

Et il avait été convenu également que le mariage se ferait au château de Vilvaudran, sur la source du Loiret.

Béregère aimait Valentin.

Elle l'aimait de toute la tendresse de son cœur, ce grand garçon souriant et gai, qu'elle avait connu un peu fou, tout d'abord, mais qui brusquement, était devenu auprès d'elle grave et timide.

Et pourtant, lorsque fut décidé ce mariage, lorsque les jeunes gens eurent échangé l'aveu de leur amour, lorsque les parents, de leur côté, eurent échangé leurs paroles, subitement Béregère devint sérieuse, préoccupée, comme si quelque arrière-pensée était venue à son esprit, lui disant que son bonheur ne serait pas complet, puisqu'il allait faire le malheur d'un autre.

C'est qu'en effet il n'y avait pas seulement que Valentin qui l'aimât.

A Vilvaudran, où elle allait depuis huit ans, depuis la réconciliation avec le vieux d'Hautefort, passer la belle saison, elle savait qu'un jeune homme, aussi, était épris d'elle, l'adorait silencieusement, d'un amour dévoué jusqu'au sacrifice de la vie même.

Elle l'avait connu lorsqu'elle était encore toute petite.

C'était un enfant sans famille, nommé Pierre Jourdan. Fils d'un fermier du Val mort ruiné, il s'était trouvé après la mort de sa mère, qui s'était faite servante, dans le dénûment le plus absolu. Il fut élevé par la charité publique, émue de son intelligence, de sa gentillesse et de son malheur.

Lorsqu'il eut une douzaine d'années, on le mit en apprentissage à la verrerie de Vilvaudran.

Et ce fut ainsi qu'il rencontra Béregère.

Quand la petite fille se promenait ou jouait sur la lisière du bois qui entourait le château, près de la source du Loiret, Pierre passait près d'elle et la regardait jouer, les mains dans les poches, souriant, la figure souvent barbouillée par son rude travail de la verrerie.

Puis, il s'était hasardé à lui adresser la parole.

Elle avait répondu.

Une fois qu'il avait le temps, un dimanche, ils avaient même joué ensemble et depuis ce jour-là ils étaient devenus très amis. Pierre lui apportait de la verrerie, toutes sortes de verres qu'il avait soufflés pour elle. Béregère lui rendait ces cadeaux en jouets, en colifichets, en rubans, tout ce qui lui tombait sous la main.

Et la première année de cette amitié, quand arriva le mois de novembre, et que Béregère dut repartir pour Orléans, les vacances terminées, Pierre Jourdan eut le cœur gros et pleura.

Aussi, quelle joie l'année suivante !

Depuis les premiers jours de soleil, Pierre guettait l'arrivée des hôtes de Vilvaudran, avec la crainte toutefois de retrouver sa petite amie si changée à son égard qu'elle ne voudrait plus le reconnaître.

Mais il fut vite rassuré, car la première visite de la fillette fut pour la lisière du bois d'où l'on apercevait, au milieu de la plaine, les vastes bâtiments carrés de la verrerie, surmontés des cheminées coiffées de panaches de fumée.

Il était là, Pierre. Ils se sautèrent au cou, en s'embrassant.

Et cela fut ainsi tous les ans.

Dans la jeune âme du petit garçon grandissait l'idéale fleur d'un amour naïf, car ce n'était déjà plus de l'amitié.

Les années qui suivirent firent de Béregère la belle jeune fille que nos lecteurs connaissent maintenant, la jeune fille aimée de Valentin, et de Pierre Jourdan.

Est-ce l'amour instinctif que celui-ci ressentait qui le rendit ambitieux et lui fit consacrer à un labeur acharné les heures libres que lui laissait la verrerie.

Peut-être.

Porté par un goût très vif vers le dessin, ayant aussi compris combien sa première éducation était incomplète, il avait obtenu de son patron la permission de s'absenter tous les soirs et de ne rentrer que tard dans la nuit.

Il se rendait à Orléans, Vilvaudran n'est qu'à cinq ou six kilomètres de la ville, et là il assistait à des cours gratuits où il s'instruisait rapidement et dont il devenait bientôt le meilleur élève.

D'ouvrier, il était passé dessinateur à la verrerie.

Pierre Jourdan n'était pas beau ; ses traits étaient irréguliers et sa figure extrêmement brune semblait avoir le teint brouillé des gens malades, bien qu'il fût extrêmement robuste, sans jamais la moindre alerte dans sa santé.

Ses épaules larges, osseuses, sa démarche un peu lourde, ses mains fortes, mais très blanches et très soignées, rappelaient l'origine du paysan et la dure jeunesse passée à des travaux manuels. Ses cheveux noirs et assez mal plantés découvraient un front large, ouvert, rayonnant d'intelligence. La bouche était un peu triste, avec les coins retombants des gens malades ou désabusés. Peu de barbe, à peine une légère moustache. Ce qu'il y avait de mieux dans cette physionomie tourmentée et en tous cas peu vulgaire, c'étaient les yeux admirablement fendus, noirs, doux et tendres. Ils éclairaient le visage. Ils trahissaient l'âme. Mais les yeux aussi étaient tristes, même quand ils souriaient, tristes toujours.

Pourquoi ?

Était-ce la misère de l'enfance qui avait marqué là son ineffaçable empreinte ?

Était-ce l'amour dont il se rendait bien compte maintenant, l'amour impétueux, hélas ! l'amour impossible, qui l'attristait ?

Était-ce simplement cette mélancolie, presque inconsciente, que Dieu se plaît à mettre dans les yeux de certaines créatures dont il connaît l'avenir, et sait destinées à une mort précoce ?

Sous des dehors très gauches et sous une allure timide, il cachait une âme ardente, accessible aux plus hautes pensées, aux plus sublimes dévouements.

Cet être humble et modeste était un homme dans la plus magnifique acception du mot.

Lorsqu'il comprit qu'il aimait Béregère d'amour, il se jura que jamais elle ne le saurait.

Il tint son serment.

Mais Béregère l'avait compris, cet amour !

Longtemps, toutefois, elle n'avait cru qu'à une très vive mais fraternelle affection chez Jourdan.

La révélation lui causa une tristesse dans laquelle il y avait comme un mécontentement d'elle-même, bien qu'elle ne fût pas coupable, pourtant, et qu'elle n'eût pas encouragé cet amour.

C'était au mois de mai 1887, car les préliminaires de ce récit nous ont conduits jusqu'à cette époque, le mariage de Béregère venait d'être arrêté et la jeune fille était avec sa mère à Vilvaudran, où Mme d'Hautefort voulait tout préparer pour le mariage.

Le lendemain de son arrivée, Béregère avait rencontré Jourdan que Clotilde avait demandé à la verrerie en le priant de lui apporter quelque dessins.

Lorsque Pierre sortit du château, il se croisa dans le bois avec la jeune fille.

Pierre se contenta de la saluer.

Il allait passer ainsi sans lui adresser la parole, quand elle l'arrêta, surprise, croyant qu'il ne l'avait pas vue.

— Pierre ! dit-elle.

JULES MARY,

A suivre

# LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSE ET MARIE-BLANCHE

L'enseigne d'une boutique moins brillante située près de ces établissements, portait le mot : TAILLEUR, et au-dessous, en caractères plus petits : Vêtements ecclésiastiques.

—Entrons... dit l'ex-clerc d'avoué.

Le tailleur accueillit les nouveaux venus par un grand salut, accompagné de cette question :

—Ces messieurs désirent ?

—Un costume complet d'ecclésiastique, depuis les souliers à boucles et les bas noirs jusqu'au chapeau, répondit de Grancey. Vous avez cela tout fait ?

—Parfaitement, monsieur, mais les mesures ?

De Grancey désigna Servais.

—Vous pouvez les prendre sur monsieur, dit-il ensuite, il est exactement de la même taille et de la même grosseur que le prêtre auquel ces vêtements sont destinés.

Les mesures furent prises, les vêtements et les accessoires choisis et payés.

—Où dois-je envoyer cela ? demanda le marchand.

—A la consigne du chemin de fer, le plus promptement possible... Je viendrai ici dans deux heures chercher le bulletin de la consigne...

—Bien, monsieur... .

En sortant de chez le tailleur, de Grancey entra chez un libraire et fit l'emplette d'un bréviaire.

—Tu es étonnant, tu penses à tout ! s'écria Duplat en prenant le volume qu'il engloutit dans une des poches de son pardessus. Mais ça aura beau être complet, il me manquera toujours quelque chose... .

—Quoi donc ?

—Une binette de *ratichon* et la tonsure... .

—Sois donc tranquille, il ne te manquera rien... .

Tout en causant Grancey avait amené son compagnon sur la place du Théâtre, et il étudiait les enseignes.

—Voici notre affaire... fit-il en désignant une boutique de coiffeur portant cette mention : Coiffeur du théâtre. Postiches en tous genres. Entrons... .

Les deux complices franchirent le seuil.

#### LXXXIV

—Monsieur, dit de Grancey au coiffeur qui, assis dans un coin frisait une perruque placée sur une tête de bois, nous sommes artistes dramatiques, nous arrivons de Strasbourg, et nous allons à Château-Thierry où nous devons jouer demain soir l'*Abbé Constantin*.

—Et vous n'avez pas la perruque du rôle créé à Paris, au Gymnase, par M. Lafontaine ? demanda le coiffeur.

—Nous l'avions... c'est-à-dire, mon ami, et de Grancey désignait Duplat, mais il ne l'a plus... Il est arrivé un accident. Un bec de gaz y a mis le feu... Auriez-vous une perruque toute prête à lui céder pour la remplacer ?

—Oui, monsieur, et parfaitement neuve... Elle n'a servi qu'une fois à un artiste de Paris en représentations... Veuillez vous asseoir, je vais la chercher... .

Le coiffeur disparut et revint au bout d'un instant, portant avec orgueil sur son poing fermé une superbe perruque à cheveux grisonnants et à tonsure.

—Examinez-moi ça, messieurs ! s'écria-t-il en extase devant son œuvre. Est-ce assez joli ? Est-ce assez soigné, hein ? Un travail d'artiste, messieurs et que la nature envierait !

—Superbe ! Mais ira-t-elle ?

—J'en réponds ! D'ailleurs en dix minutes, je me chargerais de l'ajuster ! Essayons, monsieur, essayons... .

Servais avait ôté son chapeau mou. Il tendit sa tête dont les cheveux étaient coupés ras.

La perruque semblait faite exprès pour lui.

Elle fut payée, emballée, et rejoignit le bréviaire dans la poche de l'évadé.

Les deux hommes allèrent au café prendre des absinthes et lire les journaux pour tuer le temps, puis ils passèrent chez le tailleur qui leur remit le bulletin de consigne et retournèrent au restaurant où ils devaient dîner et où les tickets du coupé-lit les attendaient.

A neuf heures cinquante minutes, munis du paquet retiré de la consigne, ils s'installaient dans ce coupé et le train roulait vers Paris.

Avant d'arriver à Château-Thierry, Duplat endossa le costume ecclésiastique et lança sur la voie, par la portière, les vêtements qu'il venait de quitter.

La métamorphose était complète.

Bien fin serait l'agent qui, sous cette forme nouvelle, pourrait deviner l'évadé de la Roquette !

A cinq heures dix du matin le train entra en gare à Paris.

Les deux gredins prirent une voiture, et de Grancey donna l'adresse du logement de la rue Caumartin où ils dormirent jusqu'à neuf heures l'un sur le lit, l'autre sur un divan.

A neuf heures et demie ils se séparèrent après avoir pris rendez-vous pour déjeuner ensemble à midi au restaurant Foyot, en face du palais du Luxembourg.

De Grancey, muni des clefs remises par Gilbert, se rendait à l'hôtel de la rue de Vaugirard où il devait faire disparaître les traces de la présence antérieure de Marie-Blanche.

Servais avait à trouver pour lui-même un logement où il serait à l'abri de toutes les recherches de la police, et ensuite à engager dans un bureau de placement les domestiques aptes à composer le nouveau personnel remplaçant celui que Gilbert avait congédié.

L'évadé de la Roquette monta en fiacre sur le boulevard et se fit conduire dans le quartier du Luxembourg, où il pensait trouver sans peine un refuge discret et sûr.

Il ne se trompait pas.

Rue Bonaparte, tout près la place Saint-Sulpice, il aperçut, à l'entrée d'une maison de bonne apparence, un écriteau portant cette mention :

*Petit appartement à louer, meublé ou non meublé.*

Servais entra chez la concierge qui s'inclina respectueusement devant le prêtre qu'il croyait voir.

Le petit appartement, composé de quatre pièces au rez-de-chaussée sur la cour, se louait douze cents francs meublé ou six cents non meublé. Les meubles en noyer, très simples, étaient à vendre pour une faible somme, leur propriétaire ayant quitté Paris.

—Je loue le logement et j'achète les meubles... dit Servais au concierge enchanté. Voici le denier à Dieu pour vous et un à-compte sur le prix des meubles... Je payerai le reste ce soir en revenant m'installer, car je compte coucher ici... Chargez-vous de faire mon ménage et tenez la quittance prête... .

—A quel nom, monsieur l'abbé ?

—Au nom de l'abbé Gaspard Libert, répondit Duplat sans hésiter.

—Tout sera prêt et j'aurai fait un bon feu dans la chambre à coucher.

L'ancien forçat sortit, reconduit par le concierge, qui se confondait en salutations.

—Dans mes meubles et en curé, pensait le gredin, je défie bien la rousse de me mettre le grappin dessus... .

Puis il se mit en quête d'un bureau de placement.

Pendant ce temps, le pseudo-vicomte de Grancey faisait de la besogne consciencieuse dans l'appartement qu'occupait encore Marie-Blanche quelques jours auparavant.

Le nombre des objets à faire disparaître était considérable.

Les mansardes de l'hôtel renfermaient des malles vides.

De Grancey en descendit trois, non sans peine, et avec une activité fiévreuse y entassa pêle-mêle robes, pelisses, manteaux, linge de corps, chapeaux, chaussures, objets de toilette, etc., etc.

Il plaça les bijoux dans un petit coffret qu'il ferma soigneusement à clef et qu'il porta dans le cabinet de travail de Gilbert Rollin. Ceci fait, il regarda sa montre.

Elle indiquait midi moins un quart.

—Allons rejoindre Duplat chez Foyot... se dit-il. Il doit m'attendre.

Ce fut lui qui arriva le premier.

Duplat avait trouvé bon, avant de se rendre au restaurant indiqué par son complice, de passer au numéro 6 de la rue Férou, d'entrer dans la loge et de demander à la concierge :

—Mme Jeanne Rivat, s'il vous plaît ?

— Absente... répondit la brave femme. En voyage avec Mlle Rose...

Cela suffisait au misérable. On ne s'était encore inquiété de rien, donc tout allait à souhait.

A midi dix minutes, il rejoignit Grancey qui l'attendait dans un cabaret, et avait commandé le menu d'un déjeuner.

On les servit immédiatement.

— Et bien ? fit l'ex-clerc d'avoué quand il fut seul avec Duplat. As-tu trouvé un logement ?

— Oui, rue Bonaparte, dans une maison de gens à principes, et j'en achète les meubles qui le garnissent.

— C'est très pratique et très adroit... Dans ton logement, y a-t-il de la place pour trois grandes malles bondées des vêtements de Marie-Blanche ?

— Il y aurait place pour le double...

— Parfait ! Tu t'es occupé des domestiques ?

— Parbleu !... et tu m'en feras des compliments...

— Immédiatement disponibles ?

— Ils arriveront tous à l'hôtel à quatre heures, avec leurs bagages, et s'installeront.

— Bien. Avant leur arrivée nous aurons le temps de faire disparaître les malles...

— J'ai vu, place Saint-Sulpice, un bureau de déménagements... Nous y passerons après déjeuner.

— Monsieur le curé, dit Grancey en riant, il faut maintenant éviter de parler argot... Ça jurerait avec le costume...

— As pas peur, mon vieux frère, c'est parce que nous ne sommes que nous deux, mais, devant le monde, rien à craindre.

Le déjeuner fut court.

A deux heures, la tapissière demandée place Saint-Sulpice arrivait rue de Vaugirard, entrait dans la cour de l'hôtel, chargeait les trois malles et les transportait rue Bonaparte, au nouveau domicile de Servais Duplat.

De Grancey se proposait d'habiter l'hôtel jusqu'au moment de l'arrivée de Gilbert et de Rose, de façon à pouvoir surveiller le service du nouveau personnel.

D'ailleurs, rue de Vaugirard, il se considérait maintenant comme chez lui.

Les domestiques retenus par le faux abbé Libert arrivèrent exactement.

Ce fut d'abord le concierge, un ancien soldat, solide gaillard malgré ses soixante ans, très décoratif et la poitrine constellée de médailles : Médaille militaire, médaille de Crimée, médaille d'Italie, etc.

Puis le cocher qui, s'il fallait en croire les certificats de premier ordre dont il était muni, savait excellentement conduire à un, à deux, à quatre, en tandem, monter à cheval et dresser les chevaux.

Ensuite la cuisinière, imposante personne, *cordons bleu pouvant remplacer chef*, selon ses expressions, connaissant à fond la pâtisserie et les glaces, et triomphant dans les entremets et les petits fours.

Enfin le valet de chambre-maître d'hôtel, de mine correcte avec des favoris d'agent de change, et la jeune femme de chambre de physionomie douce et modeste.

De Grancey leur expliqua qu'il agissait comme représentant M. Gilbert Rollin, son futur beau-père, qui rentrerait à Paris avec sa fille dans deux ou trois jours.

Il remit de l'argent à la cuisinière et lui donna l'ordre de préparer pour sept heures un excellent dîner, son ami M. l'abbé Libert devant lui faire l'honneur de le partager.

Après le dîner, qui fut exquis et vraiment digne d'un *cordons bleu pouvant remplacer chef*, Duplat et l'ex-clerc d'avoué se séparèrent pour aller se mettre au lit.

Ils devaient se retrouver à déjeuner le lendemain à onze heures et demie.

\* \* \*

Le pseudo-vicomte de Grancey ne s'était point trompé en supposant que l'évasion de Servais Duplat arrêterait momentanément les recherches que se proposait d'entreprendre l'aumônier de la Roquette pour éclaircir le mystère entourant la disparition des deux filles de Jeanne Rivat, ces jumelles dont il lui semblait avoir trouvé la piste.

En effet la fuite de l'ancien capitaine de fédérés lui liait les mains, le réduisant à l'impuissance.

Prendrait-il à partie Gilbert Rollin ?

Celui-ci se révolterait et demanderait sur quelles preuves on se basait pour l'accuser.

Les preuves ? On ne pouvait les avoir que par Servais s'il se décidait enfin à parler, et Servais n'était plus là !...

De son côté l'ex-clerc d'avoué raisonnait ainsi :

— La suppression de Jeanne Rivat réduit à néant toute chance de découvrir un jour la vérité.

« Jeanne est morte... Retrouvera-t-on même jamais son corps ?

« Duplat, sous sa forme nouvelle, échappe à toute recherche.

« Marie-Blanche s'éteint lentement dans la maison de santé de Joigny.

« Henriette Rollin n'est plus à craindre. Elle a cessé d'exister puisqu'elle est folle.

Donc il fallait dormir en paix puisque rien au monde, du moins Grancey le croyait fermement, ne pouvait plus venir éclairer l'abbé d'Areynes.

Le lendemain de son arrivée à Paris, de Grancey avait reçu une dépêche de Gilbert lui disant qu'une légère indisposition de sa fille l'obligeait à retarder son départ de quelques jours.

— Est-ce qu'il prendrait peur au dernier moment ? demanda Servais Duplat à qui son complice communiquait la dépêche. Est-ce qu'il se payerait le *taf* juste à l'heure où on peut avoir besoin de lui ?

— Pour ce qu'il nous reste à faire, j'aime autant qu'il soit loin de nous, répliqua de Grancey.

— Sa présence aurait pu cependant nous être utile...

— Utile, à quoi ?

— Quand ce ne serait qu'à faire le guet en cas de besoin...

— Nous nous passerons de lui...

— As-tu un plan ?

— Oui, mais incomplet... Nous le compléterons ce soir en allant entendre l'abbé d'Areynes qui prêche à Saint-Sulpice.

Duplat fit un geste d'épouvante.

— Avaler un sermon... s'écria-t-il. Y penses-tu ?...

— J'y pense parfaitement et c'est indispensable...

— Puisqu'il le faut on avalera ! murmura l'évadé en poussant un gros soupir...

Le soir venu les deux complices allèrent entendre à Saint-Sulpice le sermon de l'aumônier de la Roquette.

De Grancey, comme Duplat, était revêtu d'un costume ecclésiastique, celui qu'il avait porté quelques semaines auparavant pour aller questionner la concierge de la rue Férou.

## LXXXV

Après avoir lancé le corps de Jeanne Rivat dans la Seine au-dessous du pont de Charretraite, au delà de la Ruelle, les deux assassins de la Mendiante de Saint-Sulpice s'étaient penchés sur la rivière, cherchant à percer de leurs regards les ténèbres qui voilaient les eaux bouillonnantes, afin de se convaincre que leur victime était bien prise dans le remous remarqué par eux la veille à cet endroit et devant faire disparaître à jamais son corps.

Servais Duplat, nos lecteurs se le rappellent peut-être, avait tout à coup tressailli en entendant, au milieu du silence de la nuit, un bruit sourd venant de la rive opposée.

— Des rames qui battent l'eau, avait-il dit à voix basse en approchant sa bouche de l'oreille de Grancey qui répliqua :

— Quelque pêcheur en maraude, sans doute...

Et tous les deux, non sans une vague inquiétude, s'étaient élançés sur le chemin de halage conduisant directement à Melun.

Ni l'un ni l'autre n'avaient été le jouet d'une erreur.

C'était bien une barque qui se trouvait de l'autre côté de la Seine, montée par des pêcheurs qui, profitant des hautes eaux rendues troubles par les pluies, jetaient l'épervier le long des berges et réalisaient à chaque coup une véritable pêche miraculeuse.

Le cri poussé par la Mendiante de Saint-Sulpice au moment où elle voyait Servais Duplat se mettre en travers de la route était arrivé jusqu'à eux, éveillant leur attention.

Le second cri, celui que le gourdin du forçat venait de lui arracher en s'abattant sur son crâne, les avait fait frissonner d'épouvante.

Retenant leur haleine et l'oreille au guet, ils entendirent distinctement le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau.

— On assassine quelqu'un par là... murmura l'un des pêcheurs, celui qui jetait l'épervier. Rame vigoureusement du côté de la Grande-Borne, droit sur les pilotis du talus.

Les rames battirent l'eau.

Alors, résonnèrent des pas rapides s'éloignant sur la terre glacée.

Le rameur était un gaillard vigoureux, dans toute la force de l'âge. Quoique la violence exceptionnelle du courant paralysât ses efforts, il en triompha et atteignit en peu de temps l'endroit désigné par son compagnon.

Néanmoins, malgré son adresse et la justesse de son coup d'œil, il se trouvait à quelques brasses en aval des pilotis des lascines soutenant les terres de la berge remblayée.

— Remonte !... remonte vite !... commanda le jeteur d'épervier qui, debout à l'avant du bachot, plongeait ses regards dans l'obscurité, il me semble voir là une masse noire...

Le rameur pesa fortement sur les avirons et la barque vint frôler la rive.

— Halte ! commanda l'homme debout. Appuie à droite !...

A suivre

**ON DEVIENT RAISONNABLE**

Avec l'âge on devient raisonnable, mais que de regrets les jeunes gens et les jeunes filles s'amassent pour l'avenir quand ils négligent leur santé. Combien de bronchites chroniques désolent les personnes d'un âge adulte qui auraient pu être évitées, si, au début de la toux, d'un rhume, on avait songé que le mal qui s'est aggravé était si facile à guérir. Une bouteille de *Baume Rhumal* est le meilleur de tous pour ceux qui toussent. Vous le trouverez dans toutes les pharmacies et épiceries. Seulement 25 cents la bouteille.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Il y a en France 3,200 personnes ayant plus de 100,000 francs de rentes.

—Il y a un coquillage dans la Méditerranée qui produit une bonne qualité de soie. On en a fabriqué plusieurs objets de curiosité.

—Jérusalem a été brûlé 17 fois, tout ou en partie; chaque fois le feu a été mis lorsque la ville était assiégée par une large troupe.

—Les plumes seront la garniture la plus en vogue, l'automne prochain. Les plumes d'autruche sont et resteront toujours décoratives au suprême degré. Les plumes de dinde et de coq seront aussi en bonne demande.

**25 CENTINS**

Le prix de 16 doses de *Baume Rhumal* n'est que de 25 centins. Tous ceux qui sont atteints de toux, grippe, rhume, bronchite, se guérissent radicalement avec le *Baume Rhumal*. On le trouve partout.

—La paille brune pour formes de chapeaux sailor ou canotiers, genre panama, se garnit très bien avec une simple bande de velours noir et on met par dessus le tout un voile blanc bordé de dentelle écrue ou torchon.

—O'Flarity's Vacation, l'une des plus fortes attractions de la saison en fait de vaudeville, est offerte au Théâtre Royal, cette semaine. Là se trouvent des comédiens tels que Conroy, Fox, Hughey Dougherty, Charles Wayne, Katie Allen et plusieurs autres artistes bien connus. Peu de troupes de comédiens, qui ont visité Montréal pendant cette saison, sont arrivées avec de si flatteurs éloges de la part de la presse de toutes les grandes villes où elles sont passées. La comédie renferme une petite intrigue très amusante et produit une gaieté continuelle.

**FACILE A CONSTATER**

Un fait surprenant et facile à constater. Lorsque l'on a épuisé pour le traitement d'un rhume, d'une toux ou d'une bronchite tous les vieux remèdes prônés par nos grands-mères sans obtenir de résultat il suffit souvent d'une bouteille de *Baume Rhumal* pour obtenir la guérison. Dans toutes les pharmacies et épiceries à 25 cents la bouteille.

—Sommaire du *Monde Moderne* du mois de mai : Les passants, A. Hermant; Les fêtes foraines de Paris, P. Vauthier; L'estampe anglaise d'il y a cent ans, L. Dimier; Hanoï et ses environs, E. Jung; La monnaie, C. de Néronde; Le haras de Trakehnen, Schillick; Profil des comédiens de salon, P. Bilhaud; Dans les airs, L. Capazza; Un couvent catholique à Londres, L. P.; Une excursion au Transvaal, L. de Launay; L'officier et le soldat, G. de Lys; Le petit Luxembourg, G. Lenotre; Chronique théâtrale, Le mouvement littéraire, Causerie scientifique, La mode du mois, La femme chez elle, Connaissances utiles, La cuisine du mois, Jeux et récréations, Le mois comique, Invention nouvelles. Ce numéro contient 22 articles inédits et 125 illustrations. Bureaux : 5, rue Saint-Benoît, Paris.

**JEUX ET RECREATIONS**

**CURIOSITÉ**

*Les blancs et les noirs.*—Un navire est menacé de sombrer. On a déjà jeté les bagages, les canons, les vivres à la mer. Cela ne suffit pas : il faut sacrifier la moitié de l'équipage. Il y a 32 marins, 16 blancs et 16 noirs. Le capitaine les fait ranger sur une seule ligne pour les décimer. Commencant par la gauche, il fait précipiter à la mer le dixième marin, le vingtième, le trentième, puis revient sur ses pas et continue ainsi par le huitième, etc. La décimation terminée, les 16 noirs ont été jetés à la mer.

*Question.*—Dans quel ordre le capitaine avait-il fait ranger les marins en ligne pour sauver les 16 blancs ?

**SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 628**

Logographe.—Futile, utile.  
Charade.—Vol-âge.

**ONT DEVINÉ :**

Aldéa Lauriault, Ste-Cunégonde; J. A. Renault, St-François (Beauce); N. Huot, Lachine; D. Yon, Ste-Anne.

**L'Excès de Travail AMÈNE**

**La PROSTRATION NERVEUSE**

Guérison complète par l'usage de la

**Salsepareille d'Ayer**

"Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-



teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien."—H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

**La Salsepareille d'Ayer**

La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

**PURETÉ DU TEINT**

Étendu d'eau le

**LAIT ANTÉPHELIQUE**

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

35 St-Denis, 16

**Banque Ville-Marie**

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de **trois pour cent (3 p.c.)** pour les six mois courants, égal au taux de **six pour cent (6 p.c.)** par an, a été déclaré sur **Capital payé** de cette institution, et qu'il sera payable au **Bureau Chef** ou à ses **Succursales**, le ou après **lundi, le premier jour de juin** prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau principal, mardi, le 16 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

**W. WEIR, Président.**

**Banque Jacques-Cartier**

**DIVIDENDE No 61**

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de **trois pour cent (3 p.c.)** pour les six mois courants, égal au taux de **six et demi pour cent** par an a été déclaré sur le capital payé de cette institution et sera payable au bureau de la banque à Montréal, le et après **lundi, le 1er juin** prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, de Montréal, mercredi, le 17 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,

**TANCREDE BIENVENU, Gérant.**

**J. EMILE VANNIER**

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

**187, RUE SAINT-JACQUES**

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

**Débetures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

**VALEUR DE PLACEMENT**

**ACHETÉS ET VENDUS**

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

**AUX DAMES**

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblée, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et Évaluateurs

**162—RUE SAINT-JACQUES—162**

(BLOO BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113



**LE SEUL**

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

**LA SAISON**

30, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrez qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

**ANNONCE IMPORTANTE DE**

**John Murphy & Cie**

**Vente Mensuelle**

**POUR ECOULER**

**Toute cette Semaine**

Nous offrirons des **AVANTAGES SPECIAUX** dans toutes les lignes de

**Marchandises Sèches, Ustensiles de Cuisine et Articles de Ménage.**

**BONS MARCHÉS EN FAIT DE**

**SOIES**

4,000 verges de Soies de fantaisie, pour blouses et robes d'été dans toutes les couleurs les plus nouvelles, garanties pure soie, splendide valeur, à 75c la verge; prix de vente mensuelle pour écouler, 49c la verge.

1,000 verges de belles Soies rayées pour blouses, dans toutes les nouvelles nuances, bon marché à 50c; prix de vente mensuelle pour écouler, 37c la vg.

100 blouses de Soie de fantaisie, très fashionables pour écouler à \$4.65.

**John Murphy & Cie**

**2343 Rue Sainte-Catherine**

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

**Librairie Française**

**G. HUREL**

**1615, Notre-Dame, Montréal**

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.

Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

**M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

**EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER**

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.





**FORTES PREUVES.**

OBILLIA, ONT., CAN., Juin, 1889.  
Je ressentis les premières attaques d'Épilepsie en novembre 1878, je résidais à New York, je consultai les meilleurs médecins, qui ne purent qu'empêcher le développement de la maladie; ceux qui étaient consciencieux me dirent qu'il n'y avait pas de guérison. Je fus forcé d'abandonner mon occupation et de revenir au Canada. Depuis j'ai essayé d'innombrables remèdes et consulté les meilleurs médecins, mais rien ne m'a soulagé, jusqu'à ce que en septembre 1888, je fis usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, depuis je n'ai pas eu une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

**Une Grande Bénédiction.**

SHREWSBURY, W. VA., Mars, 1895.  
Mon enfant de 9 ans, avait depuis deux mois de très fortes attaques de Danse de Saint Guy, nous lui avons donné des remèdes sans succès; il améliora aussitôt que nous lui fîmes prendre du Tonic Nerveux du Père Koenig; 6 bouteilles l'ont guéri. Ce Tonic est une grande bénédiction.

MDE. M. NEYLAN.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratuite.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.  
Laroche & Cie Québec.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

*Laprie & Lavergne*  
**PHOTOGRAPHES**  
360 Rue St-Denis  
PHOTOGRAPHES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'ENCRE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TELEPHONE 7363

**FAUSSES DENTS SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,  
20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



**CAN I OBTAIN A PATENT?** For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.  
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

PRODUITS DE LA  
**GRANDE CHARTREUSE**  
**LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.**  
Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :  
POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS  
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE  
AU CANADA  
LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES de MONTRÉAL (limitée).  
*L. Garnier*

33178 80-11-07  
BIBLIOTHEQUE NATIONALE  
**EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL**  
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE  
Nouveau Parfum extra-fin.  
PARIS 29, rue des Italiens  
SEUL INVENTEUR DU  
**SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE**

**DENTISTE**  
Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.  
  
Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.  
**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**  
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**POUDRE**  
— POUR —  
**LIQUEUR DE COMTE**  
Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante  
Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.  
Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.  
Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents  
**LA PHARMACIE NATIONALE**  
216, SAINT-LAURENT  
MONTRÉAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**U. PERREAU**  
— RELIEUR —  
No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal  
Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

**LA PRESSE**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
*Le plus populaire des journaux français de Montréal*  
Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE  
Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.  
Desirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.  
LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.  
Desirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE  
Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.  
Desirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.  
Tout le monde reçoit LA PRESSE.  
Desirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.  
Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 9 mai 1896  
**53,232**  
**BUREAUX**  
71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTRÉAL

**S. Carsley & Cie**  
A RESPONSABILITÉ LIMITÉE  
MONTRÉAL  
1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME  
.....LE.....  
**Plus Grand Magasin DE MONTREAL**  
Paillassons pour Villas  
Paillassons pour Cottages  
Carrés de tapis utiles dans les grands et prix suivants :  
2 sur 2 verges, 88c chacun.  
2 sur 2½ verges, \$1.10 chacun.  
2 sur 3 verges, \$1.30 chacun.  
2½ sur 3 verges, \$1.65 chacun.  
2½ sur 3½ verges, \$1.90 chacun.  
3 sur 3 verges, \$1.95 chacun.  
3 sur 3½ verges, \$2.30 chacun.  
3 sur 4 verges, \$2.65 chacun.  
3½ sur 4 verges \$3.10 chacun.  
4 sur 4 verges, \$3.50 chacun.  
4 sur 5 verges, \$4.40 chacun.  
Tapis d'escaliers utiles, jolis patrons et couleurs, 10c la verge.  
Tapis utiles pour passages, 10c la vg.  
Nattes utiles pour seuils de porte, 11c chaque.  
Paillassons utiles pour sofas et foyers, 36c chaque.  
LA CIE S. CARSELY (Limitée).

**Articles de Ménage**  
Aux prix de la Vente  
Stores en drap opaque avec accessoires complets, 33c chacun.  
Cretannes imprimées utiles, nouveaux patrons, 7½c la verge.  
Couvertures de meubles, double largeur, bonnes couleurs, 39c la verge.  
Cretannes double largeur, avec bordures, 31c la verge.  
Riches sateens artistiques, nouveaux dessins, pour meubles, 18c la verge.  
Couvrepieds utiles, de couleurs non changeantes, 52c.  
Couvrepieds blancs, frangés, utiles, 69 cents.  
LA CIE S. CARSELY (Limitée).

**Vente de Rideaux**  
Rideaux en dentelle blanche en une grande variété de patrons et de toutes grandeurs. Prix de vente depuis 34c la paire.  
Rideaux en dentelle crème, tous les plus nouveaux patrons et de toutes grandeurs. Prix de vente depuis 75c la paire.  
Véritables rideaux Delhi, imprimés à la main, couleurs non changeantes, convenables pour résidences de ville, de campagne et de plades d'eau. Prix de vente, depuis \$2.50 la paire.  
Rideaux rayés d'Orient, bonnes couleurs, toutes grandeurs. Prix de vente, \$1.35 la paire.  
Riches Rideaux en chenille, magnifiques couleurs, avec bordures et bouts pesants frangés. Prix de vente, depuis \$2.85 la paire.  
LA CIE S. CARSELY (Limitée).

**Réfrigérateur et Coffres de Glace**  
Les célèbres réfrigérateurs de Reed, pour maison, à moins que le prix manufacturier. Aussi, les réfrigérateurs Zenith.  
**THE S. CARSELY CO. (Limited)**  
1765 à 1783, Notre-Dame